ALBUM HORS SÉRIE

PRIX : 200 FRANC

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

ALPHONSE JUIN

MARÉCHAL DE FRANCE

8 MAI 1952

Le 28 novembre 1947 le général Leclerc tombait en service commandé près de Colomb-Béchar, dans le tragique accident survenu à l'avion à bord duquel, inspecteur général des Forces d'Afrique du Nord, il visitait les troupes placées sous ses ordres. Juin, alors résident général au Maroc, tint à se rendre à Oujda pour saluer, à son passage la dépouille de l'illustre disparu, à qui la France bouleversée allait, dans ce Paris qu'il avait libéré, faire d'émouvantes funérailles nationales et à qui « France-Illustration »

1946. Les anciens du C. E. F. se retrouvent pour un premier pèlerinage aux lieux de leurs combats. Du sommet du mont Cassin, qui avait été le point dominant de la position ennemie, Juin « refait » toute sa bataille pour ses compagnons d'armes. De gauche à droite : le général Le Coulteux, qui fut gouverneur de Rome, notre collaborateur Pierre Ichac, le général Carpentier, ancien chef d'état-major du corps expéditionnaire, M. Voizard — futur haut commissaire en Autriche — alors lieutenant et chef du cabinet civil de Juin, le général Sevez, le commandant du C. E. F. et le général de Monsabert.

Phot. Jacques Belin.

JUIN
MARÉCHAL DE FRANCE

PAR LE GÉNÉRAL DE MONSABERT

A l'heure où la France pourrait douter de sa mission et de son destin, l'attribution du bâton de maréchal à Juin, soldat de France, né en Afrique, donne un sens particulier à toutes nos raisons d'espérer.

Reprendrions-nous conscience de toutes nos virtualités ? Juin, c'est le sursaut de la Victoire. On vient enfin de s'en souvenir. C'est aussi, personnifiée dans un homme, matérialisée dans une vie d'officier, toute l'œuvre française en Afrique. Le bâton de velours bleu étoilé d'or est dans sa main comme le symbole de la plus grande France, des bords du Rhin aux sables du Sahara, et le gage de sa nécessaire unité.

Sa naissance — au pays de saint Augustin — évoque toute l'emprise de notre pays sur la terre africaine, œuvre d'amour s'il en fut ! Il suffit de la parcourir aux belles heures solaires pour voir la richesse dont s'est paré son sol, grâce au travail des pionniers attirés par elle et qui se sont identifiés avec elle. N'y a-t-il pas un grand soldat et un grand agriculteur à l'origine de ce prodigieux développement, un autre maréchal de France, Bugeaud, créé duc à l'Isly, aux marches du sol qu'il fécondait en le pacifiant ? L'amour de la mère patrie, celui du sol devenu nourricier par les mains mêmes des guerriers, celui de l'armée chargée d'une belle œuvre, voilà le berceau de la carrière de notre nouveau maréchal !

Image combien réconfortante ; et qu'il est beau de voir un enfant des modestes précurseurs de notre extension civilisatrice s'élever par les seules vertus de la race, à force de travail, de volonté, d'intelligence, jusqu'à la plus haute dignité militaire !

S'il avait des dons exceptionnels, il a su leur faire rendre le maximum pour le profit de tout ce qu'il faisait, avec cette certitude que tout s'acquiert dans la compréhension des autres et non pas seulement dans le développement de la personnalité. Le bon sens est fait de ce contact avec la vie, avec le prochain, avec tout ce qui collabore, homme ou matière, à l'œuvre entreprise. Très brillant élève, il ne s'est jamais senti séparé de ses condisciples. Juin est resté, pour ceux de sa génération attirés par les campagnes africaines, le camarade en qui l'on voyait un guide. Il a toujours conquis ses grades à l'applaudissement de ses pairs !

Sa carrière a été profondément marquée par la tradition des soldats d'Afrique ; il s'est naturellement consacré à notre expansion au Moghreb, ce qui lui a valu, grâce à ses brillantes qualités, de devenir l'élève et le collaborateur de nos grands Africains et, par-dessus tout, de Lyautey ; il devait en être le continuateur.

C'est avec les premiers soldats recrutés sur la terre marocaine, branche nouvelle alors de l'armée d'Afrique, qu'il est parti pour la guerre de 1914. C'est au milieu d'eux qu'il a été deux fois blessé, consacrant par son exemple la formation perpétuelle de la grande famille franco-musulmane, celle qui a fait l'Afrique française ! Cette famille n'est-elle pas la sienne ? Breveté d'état-major, il suivra pas à pas la pacification marocaine, mais en continuant à s'élever dans la connaissance totale de son métier et dans tous les domaines. On pourra dire de lui qu'il a gagné tous ses grades par son labeur autant que par son intelligence : s'il a eu le brillant avancement qu'il méritait, il a toujours « payé ses grades ».

En 1940, jeune divisionnaire, il commande la division qui sera engagée à l'angle de la hernie formée par la ruée allemande entre la percée de la Meuse et les forces françaises retraitant après la manœuvre de Breda. Dans le désarroi du recul elle formera un môle, et sous son énergique impulsion elle indiquera par ses contre-attaques, un instant victorieuses, ce que l'on eût pu faire à une plus grande échelle par une conception plus dynamique de la bataille. Son esprit ne s'était pas limité aux formules d'école, d'où il était pourtant sorti des premiers. Sa force d'adaptation y trouvera matière à réflexions, il vit dans le réel.

Prisonnier avec les restes de sa division, après qu'elle eut épuisé toute possibilité de résistance, il sera réclamé par le maréchal Pétain pour assurer la sécurité en Afrique, où il est nommé commandant en chef. Il succédait alors au général Weygand, sacrifié aux exigences allemandes. Succession redoutable ! Weygand, proconsul de la mer, a fait l'unanimité de la confiance ! Chef civil, son autorité est indiscutée chez les musulmans comme chez les Européens ; chef militaire, il maintient l'armée d'Afrique contre l'inquisition des commissions d'armistice, lui inculque la foi dans la revanche et entretient dans son esprit une jeunesse renouvelée. Son départ risque d'être une catastrophe : si forte a été l'influence de ce grand vainqueur de la Grande Guerre, dont la défaite imméritée n'accablera ni la foi ni l'espérance. Juin est là, heureusement. Il poursuivra l'œuvre militaire avec le même bonheur ; l'armée d'Afrique a reconnu à la fois son enfant et son chef. Son esprit perspicace ne se trompe pas aux embûches qui s'accumulent par delà les steppes russes devant les portes de l'ennemi, maître d'un jour ! Aux critiques des manœuvres par lesquelles il entretient l'ardeur de ses soldats il dit simplement : « La France doit être du côté du vainqueur », et il rit de son rire communicatif et bon enfant.

Sous Darlan, au moment du 8 novembre, il comprend l'aurore du relèvement ; il est le premier à tendre la main aux nouveaux arrivants, avec cette spontanéité simple de soldat modeste et clairvoyant ; il est aussi le premier à se mettre aux ordres du général Giraud. Il convaincra les plus réticents : si grand a été le trouble jeté par la défaite dans les esprits français, si grande aussi était la nécessaire obéissance de l'armée !

Au reste, l'ennemi est là pour mettre tout le monde d'accord. Il a débarqué à Bizerte et à Tunis ; bientôt ses avant-gardes menaceront la province natale du général français ! Cependant, méthodiques, les Anglo-Saxons débarquent, assoient leurs bases et se rassemblent. Il faudra du temps, beaucoup de temps pour que leur action prudente et compassée se fasse sentir sur les poussées ardentes des Allemands. Seule est disponible, étendue sur 1.200 kilomètres de profondeur et 600 de largeur, une armée mal vêtue, peu armée, sans moyens modernes, qui pour la première fois défend sa terre, celle de la communauté franco-musulmane. C'est là que va se juger l'action silencieuse d'un Weygand et d'un Juin. La France ignorera peut-être toujours la campagne de Tunisie. Qui se souvient aujourd'hui que pendant quinze jours les soldats d'Afrique ont été seuls pour permettre, à force d'héroïsme, le rassemblement des puissantes armées américaines et britanniques ? Lorsque, après deux mois d'usure, le haut commandement allié proposera de relever ces soldats en guenilles, Juin refusera. Jusqu'à la libération du sol africain l'armée d'Afrique doit être présente. Bien lui en prit d'ailleurs, car c'est lui et ses soldats qui interdiront à l'adversaire la porte de l'Algérie, à Tebessa, un moment ouverte par une défaillance alliée.

Enfin l'heure du redressement a sonné ! Aux rivages mauritaniens, de Cherchell à Casablanca, la grande armée va se former pour la croisade européenne. Dans le sein de l'armée américaine le corps expéditionnaire français va s'équiper et s'entraîner. Juin, dans sa modestie, avait déclaré que, malgré ses cinq étoiles, il servirait n'importe où, sous les ordres de n'importe qui, à la tête de n'importe quoi, pourvu que ce fussent des Français !

Son plan est fait : l'armée française reprendra sa place par la bataille ; tant d'humiliations doivent être effacées aux yeux réticents de nos alliés, qui seraient facilement de nouveaux maîtres si un Giraud puis un de Gaulle n'étaient là, enfin, pour affirmer la pérennité de la souveraineté française.

Modestes débuts ! Sous le costume américain, au cours d'une instruction qu'il faut subir sans sourire, mais avec un armement pour la première fois moderne, rejoints par les Français libres venus, à l'opposé de Londres, de l'Afrique française et par les évadés de la mère patrie gémissante sous la botte, avant-garde des résistants de demain, les soldats du Moghreb se préparent pour une double libération, celle de la France d'abord, celle aussi de l'auguste dédain des alliés, conséquence d'une défaite dont l'armée n'était pas responsable. Une mission sacrée repose sur les épaules de tous ces hommes, du commandant en chef au dernier tirailleur : prouver que l'armée française n'a pas démérité ; qu'elle possède les mêmes qualités qu'autrefois et que sa pensée militaire garde toute sa suprématie. C'est ce que Juin dit à tous : « Ces titres, on les relèvera un à un sur la glèbe des combats. » Ah ! l'enivrant ordre du jour qui rouvre « le chemin maintes fois suivi (par) nos bannières fleurdelysées, nos aigles et les étendards de la République... », « ... pour témoigner de notre valeur militaire et de notre esprit de sacrifice » !

Oui, les soldats d'Afrique en vont témoigner !

On les engagera rudement pour la mission confiée au plus fort des Abruzzes, prudemment pour la liberté d'allure ! Division par division, sans leur chef, condamné à la pénitence de l'attente, dans un monastère italien. Tout Juin cependant se révèle en ces heures d'opprobre. A ses soldats il communiquera sa confiance ; à ses chefs étrangers il donnera bonnement, modestement, des avis, ceux que lui suggèrent leurs difficultés dans un terrain peu conforme aux possibilités de leurs moyens matériels, devant des conditions tactiques où il devine les intentions, les habituelles manières de combattre d'un adversaire qu'il connaît bien. On l'écoutera d'abord poliment, avec la pointe d'un sourire sceptique. Et

puis petit à petit la raison française prévaudra. Il y gagnera son premier secteur de corps d'armée avec la division algérienne, celle de chez lui. Dans le cadre des ordres reçus, il donnera ses premières leçons. Un immense enthousiasme soulève sous sa foi rayonnante le cœur de tous ses soldats ; il pourra tout leur demander. Sur le plan de la tactique il administrera la preuve de la primauté de la présence militaire française en plantant nos drapeaux redressés au cœur de la clef de voûte italienne, de la Costa San Pietro au Belvédère. Par deux fois, aux côtés des efforts pénibles et contenus de leurs camarades américains, les Français auront fait le vide devant eux, que seule la faiblesse de leurs effectifs les empêchera d'exploiter.

Ah ! si l'on eût écouté ses conseils, l'art et la tactique y auraient trouvé leur satisfaction par la conservation du prestigieux reliquaire de Cassino et par l'ouverture trois mois plus tôt de la route de Rome.

Juin a gagné sa bataille, son armée a conquis sa place au soleil des victoires ! Elle va l'exalter sur le Garigliano !

Au sein du groupe d'armées d'Italie, à l'intérieur de la V^e^ armée américaine, chargée de l'effort secondaire, le chef du corps d'armée carré français, ayant choisi son terrain, va imposer sa conception stratégique de la bataille et assumer dans cette bataille la mission principale. Il en prendra la responsabilité pour lui et pour ses hommes qu'unit déjà une confiance trempée dans la victoire !

A la conception anglo-américaine de la toute-puissance du matériel réclamant le terrain propice à son emploi, il va opposer la solution française de la rupture par l'irruption des hommes dans un terrain réputé infranchissable. Suprématie du moral sur la matière, exigeant une connaissance approfondie des capacités physiques et psychiques de la troupe chargée d'une opération audacieuse. Domination aussi des secrètes pensées de l'adversaire et de sa conception de la défense devant des moyens supérieurs. Cet adversaire, Juin ne le lâchera pas ; il va de bout en bout lui imposer sa manœuvre, débordant de son cadre, entraînant ses supérieurs maintenant convaincus après avoir été sceptiques ! Cette bataille, il l'aura rythmée aux phases qu'il aura prévues dans toute la profondeur de l'action.

La rupture d'abord ! accomplie par les Français seuls après deux journées d'efforts ; n'a-t-il pas suffi qu'il leur indique : « La France martyre qui vous attend et vous regarde » ?

L'exploitation tactique ensuite, pour empêcher l'adversaire de se rétablir en le précédant sur ses lignes de défense préparées : Algériens et Français libres brisant les dernières résistances pour aller vite et loin, Berbères marocains par les terrains prétendus inaccessibles pour surprendre l'ennemi sur ses lignes de communication.

L'exploitation stratégique, enfin, par éclatement sur les arrières des Allemands et par la compétition sportive avec les Américains convaincus, sous la direction de Clark, magnifique athlète et chef de guerre de la libération de la Ville Éternelle !

Cette victoire prévue par Juin, voulue par lui, gagnée par lui, ouvrait des perspectives aux dimensions du théâtre de guerre. Il n'a pas manqué de le signaler, emportant la conviction des Britanniques : se rabattre sur l'Adriatique pour prendre dans un immense coup de filet les dernières forces allemandes et par les portes de Carinthie précéder l'ennemi — et les Russes ! — dans Vienne, bastion oriental de la chrétienté.

Conjuguée avec une action sur la Baltique, c'était peut-être la France épargnée dans sa reconquête ! La lourde machine américaine était en marche, on n'y pouvait porter de variante, si souhaitable fût-elle !

★

Une telle victoire n'avait pas reçu sa récompense. La mort dans l'âme, dans le silence du soldat, il devra céder sa place à la tête de l'armée française de la Libération, mais il servira de tout son cœur, aidant de toutes ses forces de sa place de chef d'état-major général son camarade de toujours : celui qui deviendra le maréchal de Lattre.

En des heures difficiles, on a eu besoin de lui pour rétablir l'autorité française au Maroc. Il y poursuivra naturellement l'œuvre immortelle de Lyautey, avec l'appui de tous ceux qui, des rives de l'Atlantique aux sommets de l'Atlas et aux fleuves de sable saharien, l'avaient servi dans la gloire de nos trois couleurs. Il n'y a pas de séparation entre la politique musulmane en Afrique du Nord et l'armée qui a été l'instrument de sa pacification.

Le voilà enfin maréchal de France !

L'armée française a son chef. Elle proclame en lui son unité, et l'unité, de part et d'autre de la Méditerranée, de la plus grande France, ossature de l'Eurafrique, bloc indissoluble dans la stratégie de la défense européenne.

De ce théâtre unique, de la Baltique au Sahara, de l'Italie à l'Espagne et au Maroc, Juin doit être le chef suprême ; à l'heure où l'Occident demande une transformation profonde en fonction de la défense de sa civilisation, la puissance française doit s'affirmer comme le gage de la paix et de la démocratie bien comprise !

Devant le retour à la souveraineté d'une Allemagne inéluctablement unifiée un jour ou l'autre, la solution n'est pas dans la fusion de la France dans une entité qui cherche encore son expression. La place de notre pays est à la tête de l'œuvre pacificatrice, garantie jusqu'à sa complète réalisation par l'armée française.

Le bâton étoilé de notre nouveau maréchal — Juin l'Africain — doit en être le signe de ralliement

Aux généraux de Gaulle et de Lattre en visite sur le champ de bataille d'Italie, les généraux Juin et de Monsabert exposent le développement de leur manœuvre.

JUIN L'AFRICAIN

LA JEUNESSE D'UN GRAND CHEF

L'Africain, tel est le surnom auquel pourrait légitimement prétendre le maréchal Juin. En effet, cette terre de l'Afrique du Nord française qui fut celle de sa naissance a été, d'une manière constante, le centre de ses préoccupations et de ses activités. C'est en Afrique que depuis qu'il reçut, au sortir de l'école de Saint-Cyr, son premier galon jusqu'au moment où, parvenu aux sommets de la hiérarchie, il assumera de vastes responsabilités sa carrière, pour la plus large part, s'est déroulée. Et c'est encore sur le sol de l'Afrique qu'il formera les éléments — une division algérienne, une division marocaine — qui constitueront le fameux corps expéditionnaire français qui, en 1944, allait se couvrir de gloire en Italie et, sous l'impulsion de son chef, ramener la victoire sous nos drapeaux et, comme on l'a dit, rendre à l'armée française ses « lettres patentes ».

ÉLÈVE MODÈLE, « MAJOR » DE SAINT-CYR, IL A TROUVÉ DANS SA FAMILLE LE CULTE DE L'HONNEUR ET LE GOUT DE SERVIR

Alphonse-Pierre Juin est né à Bône le 16 décembre 1888. Son père était alors gendarme dans le grand centre d'exportation des produits algériens, avant de devenir, à l'heure de la retraite, concierge du tribunal de Constantine. Comme de Lattre de Tassigny, autre maréchal de France, le maréchal Juin a, du côté paternel, une ascendance vendéenne. Par sa mère, originaire d'Ucciani, village montagnard entre Ajaccio et Vizzavona, il tient à la Corse.

Dans cette famille modeste le culte du devoir était pratiqué avec intransigeance. Le maréchal Juin parle avec vénération de son père, de son caractère fortement trempé, de son sens élevé de l'honneur. Il attribue volontiers à sa double ascendance vendéenne et corse sa vigueur et son équilibre physiques.

Enfant, le jeune Juin est, à l'école communale de Constantine qu'il fréquente d'abord, un élève studieux que son intelligence et son application désignent à l'attention de l'instituteur. Celui-ci persuade ses parents de le laisser poursuivre ses études. Pendant ses années d'école primaire et ensuite au lycée Alphonse Juin, au contact des petits Algériens, ses compagnons de jeu, se familiarise avec les mœurs et les usages de ce monde arabe dont il devait prouver plus tard sa profonde connaissance et pour lequel il aura toujours, comme son maître Lyautey, un profond respect.

Ayant obtenu une bourse, il entre au lycée de Constantine, où il est régulièrement le premier de sa classe. Déjà il a résolu d'être militaire. Il est admis à l'Ecole spéciale militaire, un peu tardivement car il n'était entré au lycée qu'à treize ans, d'où quelque retard dans la marche de ses études secondaires. Il affirme à Saint-Cyr les mêmes qualités qu'il a montrées auparavant. Il en sort, en octobre 1911, major d'une promotion qui comptait 211 élèves et où il a pour camarade le futur général de Gaulle.

SES DÉBUTS AU FEU : QUATRE ANNÉES DE « BAROUD » AVEC LES TROUPES MAROCAINES

Maintenant il est officier. Il est entré dans ce métier des armes dont il a passionnément voulu qu'il soit le sien. Sorti premier de Saint-Cyr, il a le droit de choisir le régiment où il va servir. Aussitôt il réclame l'Afrique. Pour sa première affectation il est envoyé à Blida, au 1er R. T. A., et dès la fin de 1912 le sous-lieutenant Juin reçoit le baptême du feu au Maroc oriental, dans la vallée de la Moulouya, à Gercif et à M'Soun. 1914 le voit participer, sous le commandement du général Gouraud, aux opérations de la région de Taza. Gouraud fait sur lui une forte impression. Il est de ces chefs dont il aime à évoquer la mémoire et à rappeler la doctrine.

En maintes occasions, dans les rudes accrochages de l'Ouergha et de l'Innaouen, le lieutenant Juin — car il a reçu son deuxième galon — a pu montrer sa bravoure, la sûreté de son coup d'œil, sa précoce autorité. La guerre qui vient d'éclater en Europe va lui fournir un autre théâtre pour attester sa valeur. Bien que la pacification du Maroc soit à peine achevée, Lyautey estime qu'il peut envoyer sur le front la majeure partie des troupes dont il dispose. Dans le nombre sont les « tabors », irréguliers qui donneront plus tard naissance aux régiments de tirailleurs marocains et qu'encadrent des officiers français. En septembre 1914 le lieutenant Juin se bat sur la Marne à la tête de sa section de « chasseurs indigènes ». Son attitude au feu est si remarquable que, dès décembre 1914, il reçoit la croix de chevalier de la Légion d'honneur. A l'époque pareille distinction était exceptionnelle. Le cours de ses exploits sera bientôt interrompu. Le 15 mai 1915, à Mesnil-lès-Hurlus, il est grièvement blessé au bras droit. Le radius est brisé. Pendant plusieurs mois il sera soigné à l'hôpital de Bordeaux. Les chirurgiens, après de nombreuses interventions, réussiront à lui épargner l'amputation. Mais il ne conservera qu'une activité fonctionnelle réduite du membre blessé et il devra saluer désormais de la main gauche.

LA RENCONTRE DE LYAUTEY MARQUE UN MOMENT DÉCISIF DE SA CARRIÈRE

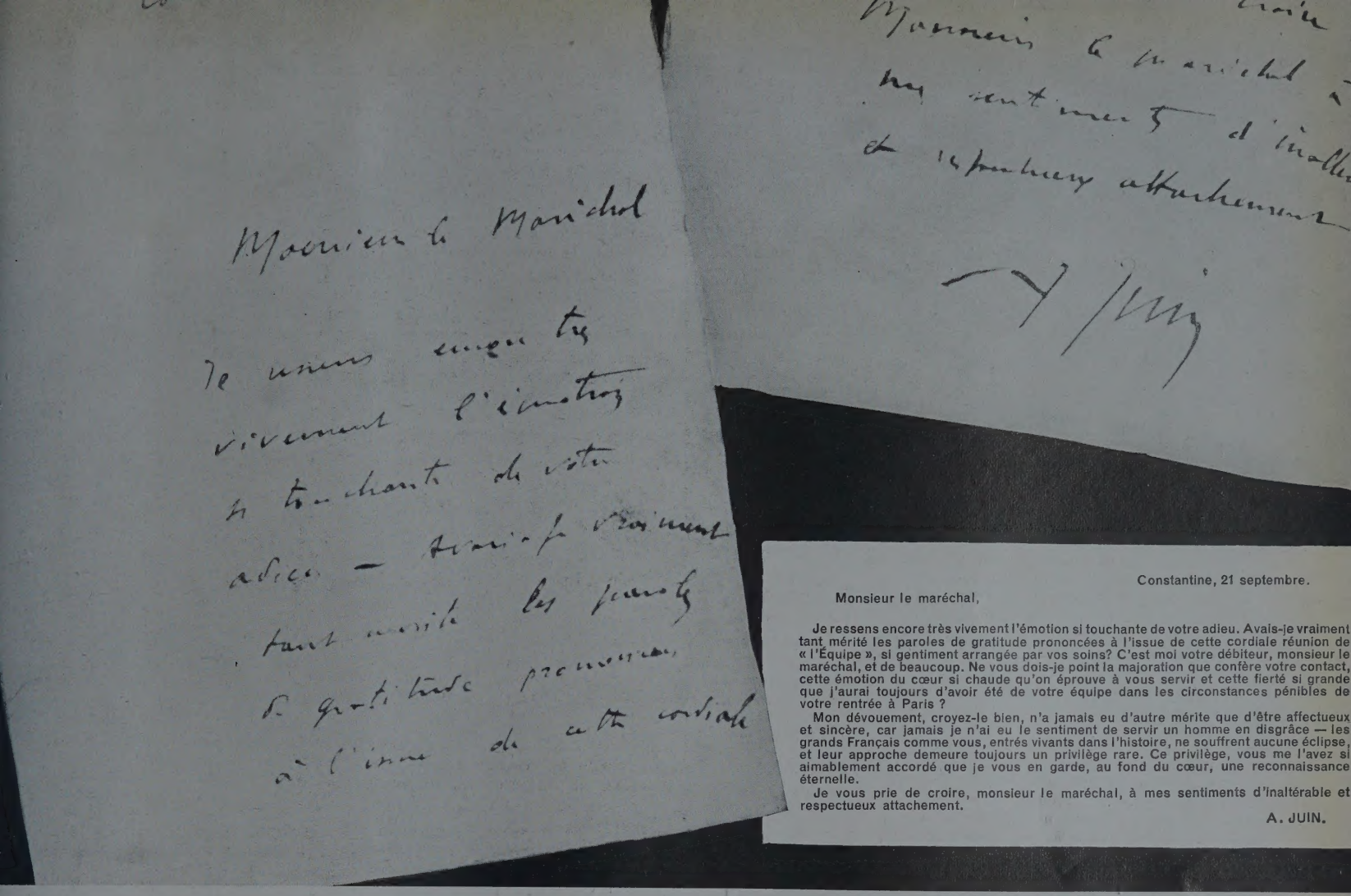
Au début de 1916 il rejoint au Maroc le dépôt de son régiment. Là se produit un événement qu'on peut qualifier de décisif et qui va ouvrir une phase nouvelle dans la carrière du jeune officier. C'est à ce moment en effet que Lyautey, dont l'empreinte devait être si forte sur lui, le prend comme aide de camp. Cette première période de travail près de l'illustre maréchal ne fut pas très longue. Elle fut pourtant pour le brillant lieutenant de tirailleurs une révélation. Le spectacle d'un Lyautey soldat, administrateur, diplomate, négociant, arbitrant, décidant, sans cesse attelé à une tâche constructive et animé de vastes desseins grava dans son esprit l'image d'un chef dans toute l'acception de ce terme. Exemple qui devait toujours lui demeurer présent.

Depuis que, nommé à Blida, il a repris contact avec son Algérie natale le lieutenant Juin n'a guère cessé de se battre. C'était son vœu en revenant dans cette Afrique qui offrait à son tempérament combatif le terrain propre à s'affirmer. Les quatre années de début de sa carrière, il les a passées avec les troupes marocaines. Il a vu à l'œuvre, dans une suite de combats presque ininterrompue, ces fantassins, « les premiers du monde », aime-t-il à répéter. Il les a vus s'accrocher aux pentes rocailleuses de leurs djebels ; il les a vus jaillir des tranchées, puis progresser, impavides, dans les éclatements des shrapnells. Ces émotions des premiers « barouds », il ne les oubliera jamais. La vie quotidienne avec les magnifiques guerriers qu'il entraînait et dont l'esprit offensif répondait si bien au sien, les fatigues et les dangers partagés en commun ont fait naître en lui une affection profonde pour les tirailleurs et les goumiers du Moghreb. Ils occuperont toujours dans son cœur une place privilégiée.

JUIN OBÉIT A L'APPEL DU FRONT PUIS REVIENT A L'AFRIQUE

Le voilà donc collaborateur de Lyautey. Bientôt il va être nommé capitaine, à vingt-huit ans. Que Lyautey, connaisseur d'hommes et qui savait s'entourer, ait vite décelé l'étoffe qu'il y avait en son aide de camp, il n'en faut point douter. Cela explique qu'il manifeste quelque humeur quand le capitaine Juin vient lui demander instamment de lui permettre de repartir pour le théâtre des opérations. Lyautey eût voulu le garder près de lui. Il accède pourtant à une demande réitérée et lui rend sa liberté vers la fin de 1916. Le capitaine Juin est resté environ six mois sous les ordres de celui qu'il vénère comme son maître. C'est assez pour qu'il ait pris la mesure de cet homme exceptionnel. Déjà il est marqué par son influence.

Deux années vont s'écouler avant qu'il revienne prendre place à ses côtés. Pendant ce temps le capitaine Juin suit les cours d'état-major à Senlis, puis à Melun. Il est ensuite détaché comme officier de liaison près d'une grande unité américaine. La guerre s'achève. Outre la Légion d'honneur, cinq citations attestent la vaillance de l'officier. Encore une fois l'Afrique le reprend. Au début de 1919 il repart pour le Maroc. De nouveau il appartient à l'état-major du maréchal Lyautey. Cette fois encore ce ne sera pas pour une longue période. Il demeurera neuf mois à Rabat. Puis il lui faudra — nécessité de carrière — venir suivre à Paris les cours de l'Ecole de guerre et compléter sa formation d'officier d'état-major.



Constantine, 21 septembre.

Monsieur le maréchal,

Je ressens encore très vivement l'émotion si touchante de votre adieu. Avais-je vraiment tant mérité les paroles de gratitude prononcées à l'issue de cette cordiale réunion de « l'Équipe », si gentiment arrangée par vos soins? C'est moi votre débiteur, monsieur le maréchal, et de beaucoup. Ne vous dois-je point la majoration que confère votre contact, cette émotion du cœur si chaude qu'on éprouve à vous servir et cette fierté si grande que j'aurai toujours d'avoir été de votre équipe dans les circonstances pénibles de votre rentrée à Paris ?

Mon dévouement, croyez-le bien, n'a jamais eu d'autre mérite que d'être affectueux et sincère, car jamais je n'ai eu le sentiment de servir un homme en disgrâce — les grands Français comme vous, entrés vivants dans l'histoire, ne souffrent aucune éclipse, et leur approche demeure toujours un privilège rare. Ce privilège, vous me l'avez si aimablement accordé que je vous en garde, au fond du cœur, une reconnaissance éternelle.

Je vous prie de croire, monsieur le maréchal, à mes sentiments d'inaltérable et respectueux attachement.

A. JUIN.

Cette lettre émouvante, le colonel Juin l'écrivait en 1933 au maréchal Lyautey, alors qu'il allait prendre, à Constantine, le commandement du 3e zouaves.

AU MAROC DE LYAUTEY

L'ÉLÈVE ET LE DISCIPLE

PAR PIERRE LYAUTEY

En 1916 le général Lyautey est à Fez à sa résidence de Bou Jeloud. Au delà des vasques, des seguias et de leur éternel et charmant murmure, il aperçoit le pavillon de la signature, celui qui reçut en 1912 les confidences de Regnault et de Moulay-Hafid. Depuis quatre années, quel ouvrage ! Rabat est devenu une capitale. Le port de Casablanca naît. Routes et villes nouvelles se dessinent. Dans l'Atlas les rebelles viennent à nous... Mais quelle solitude ! Ses principaux collaborateurs commandent en France des armées ou des divisions. Franchet d'Espèrey, Gouraud, Mangin, Henrys sont sur le front. Lyautey galvanise son monde, imagine des foires, crée des hôpitaux, des écoles, fait appel à l'imagination, mais les meilleurs songent sans cesse à la France, dont le destin se joue dans les tranchées. Homme d'action, il se refuse aux désespérances, et dans ce Bou Jeloud de magie il échappe cependant à la nostalgie : « Je veux une équipe de jeunes, dit-il à ses intimes. Il me faut des officiers du front de France, des ardents, des imaginatifs, des intelligents. »

Un détachement de tirailleurs blessés vient d'arriver de l'Est. Le lieutenant qui le commande s'est couvert de gloire à la tête de sa compagnie. Poëymirau, un fidèle de Lyautey depuis Aïn-Sefra et la Moulouya, créateur des bataillons de tirailleurs marocains, a donné des notes très élogieuses à ce vaillant qui fut major à Saint-Cyr.

— Comment s'appelle-t-il ? demande Lyautey au colonel Benedic.

— Juin.

— Je le prends tout de suite à mon cabinet militaire.

Le jeune officier est adopté d'emblée. Lyautey est conquis par sa loyauté et son charme, sa rapidité d'esprit, la souplesse de son intelligence.

« Dans mon isolement marocain, écrit-il alors, la confiance des jeunes qui me comprennent et qui me servent est ma grande consolation. »

Entre Juin et Lyautey une amitié de vingt années vient de naître qui se poursuivra au delà de la tombe. Juin, résident général, agira toujours en disciple de son premier chef.

Mais l'appel du front est puissant. Le jeune officier sollicite un tour de relève, demande la permission de repartir.

Lyautey devient bientôt ministre de la Guerre et retrouve sous ses ordres sa chère division marocaine. Juin fait désormais partie de l'équipe, et Lyautey est devenu son « patron ». Après la victoire il prépare l'Ecole de guerre. Il en devient le plus brillant élève. Capitaine et breveté, sa carrière sera désormais rapide. Il revient au Maroc, sera de toutes les opérations, du Moyen-Atlas au Tafilalet. Tantôt il prépare les colonnes, tantôt il commande des unités, tantôt il est, à Rabat, le collaborateur immédiat de Lyautey.

Pendant ces années impériales Juin se pénètre des méthodes du maréchal. Je le vois encore, comprenant tout à demi-mot,

Dès sa sortie de Saint-Cyr le jeune lieutenant Juin avait commencé sa carrière au Maroc. En 1914, chef de section dans le bataillon de tabors du commandant Poëymirau (au premier plan), il fait partie de la colonne qui, sous les ordres de Gouraud, participe aux chaudes affaires de la région de Taza.

Ayant, au cours de séjours dans le protectorat, collaboré avec le maréchal Lyautey, Juin, nommé chef de bataillon en 1926, est bientôt appelé à diriger le cabinet militaire de M. Lucien Saint, résident général, et, à ce titre, il inspire les opérations de 1931-1933. On le voit ici à une diffa dans la palmeraie de Ricari, qui venait de tomber dans nos mains.

réussissant les missions dont il est chargé dans les régions ou à Paris, d'une gaîté rayonnante, nanti d'amitiés solides dans tous les milieux, d'un doigté incomparable. Combien de fois ai-je alors entendu mon oncle dire : « Il est chic. Il pige tout. Et puis, il a l'étoffe d'un Monsieur. Je le verrais grand homme. »

Le voyage du président Millerand, les grandes opérations de pacification furent une apothéose. Mais, en 1925, les mois d'épreuve allaient venir. Abd el-Krim surgit en zone espagnole. L'ennemi grignote nos postes du Nord. Nos effectifs fondent. La métropole, engagée dans une crise politique, s'étonne de ces accidents. L'œuvre marocaine proposée à l'admiration du monde va-t-elle être mise en péril ? Un groupe d'opérations est créé au point le plus menacé, à Fez. Juin en devient le chef d'état-major. Son activité, son coup d'œil, son génie des situations de guerre le désignent pour ce poste périlleux. Un instant certains songent à évacuer Taza, à couper le Maroc de l'Algérie. Juin est l'âme de la résistance. Juin, sans cesse au combat, apporte à Lyautey un concours sans réserve.

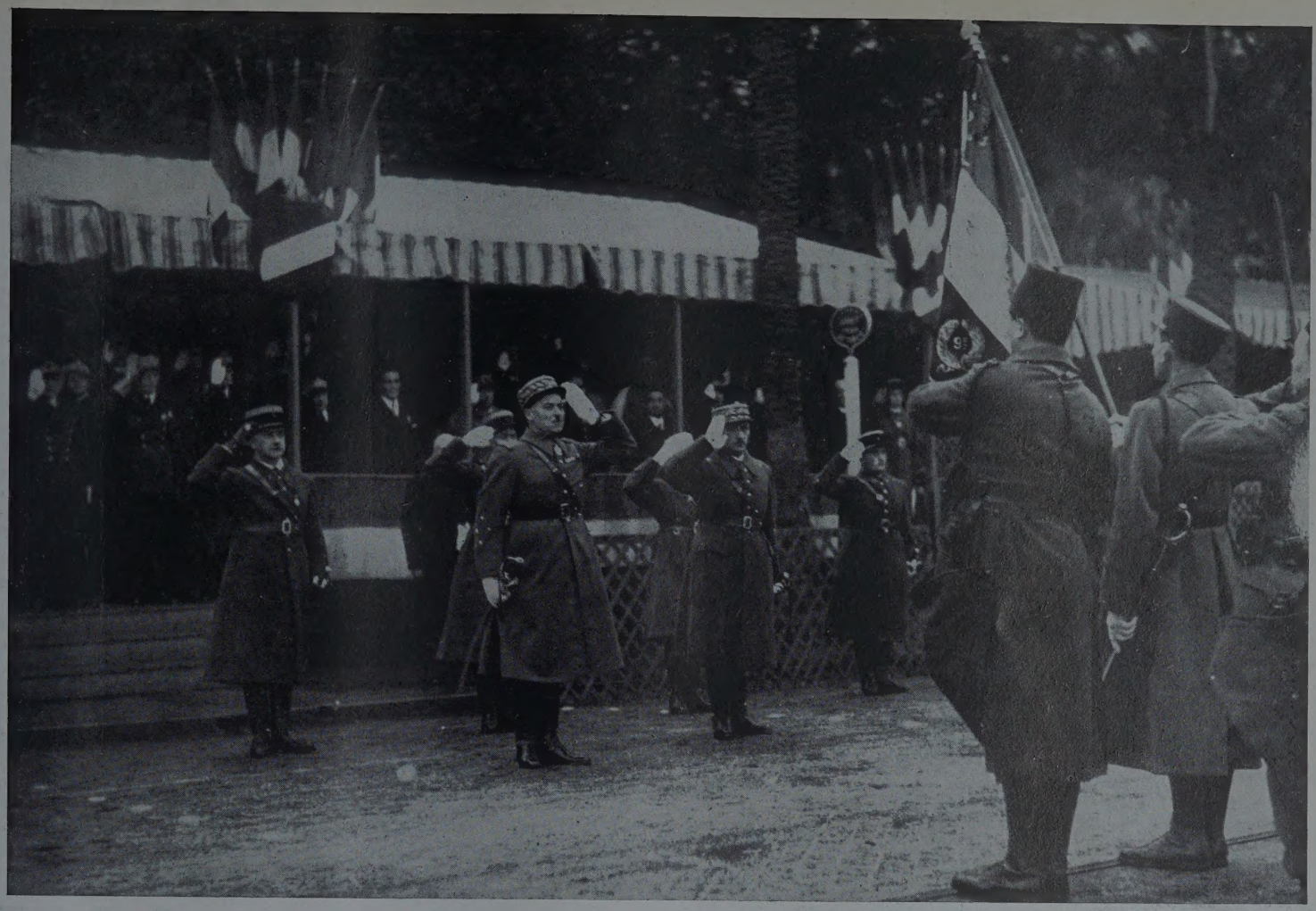
Mais le drame devient en l'été 1925 plus douloureux encore. Lyautey quitte ce Maroc qu'il a pour ainsi dire créé et qu'il a tant aimé. Steeg devient résident général. Pétain prend le commandement militaire. Comme la vie continue avec ses exigences quotidiennes, qu'un âge nouveau semble s'annoncer, beaucoup regardent vers les astres de l'avenir. A la veille de s'embarquer sur le paquebot qui le ramènera seul sur un quai de Marseille, Lyautey demande à Juin s'il veut demeurer auprès de lui. Juin répond présent sans hésiter, faisant passer la fidélité et ses devoirs avant sa carrière et ses intérêts.

Ce geste lui vaut de fortes amitiés. Dans son laborieux cabinet du 4 *bis*, boulevard des Invalides on sait trouver un homme sur lequel désormais on peut compter. C'est lui qui prépare pour le maréchal tous les travaux de tactique et de stratégie du Conseil supérieur de la guerre. Il vient apporter ses dossiers à Thorey. Parmi les cultivateurs du village il est aussitôt populaire. Excellent chasseur, il est adopté par nos rudes Lorrains, et je le vois encore faisant des concours de pêche avec M. Richard, le maire, dans la pièce d'eau où se mirent les statues des *Quatre Saisons*, de Guibal. Lyautey, qui a déjà perdu ses meilleurs compagnons, Poëymirau, Berriau, Delmas, le choisit comme confident de ses pensées.

C'est en Tunisie que l'élève de Lyautey devait remporter sa première victoire. Quand les Alliés débarquent en Afrique du Nord, Juin ne perd pas une heure. Il rassemble à la hâte les bataillons préservés par l'armistice, aux aguets de la revanche. Il les jette sur la dorsale tunisienne, cette arête qui couvre le chemin de Tunis et de Kairouan. Il n'a aucune motorisation et peu ou pas d'avions. L'Allemand, qui a la maîtrise de l'air, mitraille tout le jour notre infanterie, à l'armement désuet. C'est sans nul doute pendant cette campagne de Tunisie que Juin déploie ses plus hautes qualités militaires, dues aux ressources de son esprit. Son imagination, son intelligence, sa psychologie pourvoient à toutes les éventualités. Pendant ces mois de l'hiver 1942-1943 ce sont nos divisions de marche qui ont interdit les abords de Constantine et les accès de l'Algérie.

Je le vis un soir, après une rude journée, dans l'une des plus belles ruines romaines de la Tunisie. Les colonnes du temple étaient au crépuscule violettes et mauves. Elles semblaient surgir comme des fantômes d'histoire. Je songeais à Lyautey, qui aimait prendre ce qu'il appelait des bains de cerveau en annotant Platon ou Descartes. A la nuit tombante Juin gravit les degrés de cette acropole africaine, et je l'entends encore : « Ah ! Rome. Rome. Quelle leçon ! » Songeait-il alors à l'entrée triomphale qu'il devait faire dix-huit mois plus tard de Saint-Jean-de-Latran à la place de Venise à la tête de ses troupes victorieuses ?

Lyautey l'a donc appelé tout jeune, mais trente ans après Juin, devenu résident général dans le Rabat qu'il a vu créer par son « patron », appelle la jeunesse à son tour. Il le fait en des improvisations chaleureuses qui ont leur éloquence. J'entends encore les acclamations qui soulignent ses paroles vibrantes quand, au lycée de Casablanca, le vainqueur d'Italie vient inaugurer le monument aux Morts. Quels accents dans ces thèmes du cœur et de l'honneur ! Peut-être est-ce pour répondre à son appel que toute cette jeunesse du Maroc est une devant l'action. Pas d'esthètes, pas de désœuvrés, pas de nihilistes, mais toute une cohorte bronzée et rapide court et travaille dans les bleds, dans les barrages, dans les cités en chantier. Ce sont les cadets de ceux qui s'élançaient du Garigliano. Ces amants de l'action ont entendu sa voix et dessinent à son exemple une France de victoire dans le sourire et l'intelligence.



L'année 1941 s'achève en Afrique sur le départ du général Weygand. Mais celui-ci laisse sa succession à un homme dont il connaît les mérites et qu'il avait lui-même placé à la tête des troupes du Maroc. Cet homme, c'est Juin, qui, le 31 décembre, prend à Alger le commandement des forces d'Afrique du Nord.

DE LA BOUE DES FLANDRES AUX SABLES DE TUNISIE

FAIT PRISONNIER A LILLE LORS DE LA RETRAITE, LIBÉRÉ SANS CONDITION, JUIN GAGNE L'AFRIQUE DU NORD

Les solides qualités d'organisateur et les brillantes vertus de soldat dont le commandant Juin avait fait preuve en inspirant, comme chef du cabinet militaire du résident général au Maroc, M. Lucien Saint, les opérations qui aboutirent, en 1933, à la pacification quasi totale du pays l'avaient une fois de plus mis en valeur. Il est alors appelé comme instructeur à l'Ecole supérieure de guerre. Poste peu « excitant » pour cet homme d'action, et qu'il garde peu de temps. Bientôt il retourne à sa chère Afrique. Il part pour Constantine, où il fera, comme colonel, son temps de commandement à la tête du 3e régiment de zouaves. Mais le Maroc à nouveau le réclame : promu général de brigade, il prend, à Rabat, les fonctions de chef d'état-major du général Noguès. Puis encore une fois le champ de son action s'étend, un rôle à sa mesure s'offre à lui : en 1938 il reçoit le commandement du théâtre d'opérations nord-africain. La guerre menace ; les revendications mussoliniennes sur la Tunisie se font plus précises. Cette terre africaine qui est la sienne, dont il connaît à fond les hommes et le sol, Juin reçoit, pour la première fois, charge de la défendre. Il se met au travail avec ardeur. Lorsque la même mission lui incombera de nouveau, en 1941, rien ne pourra le prendre au dépourvu.

Mais voici qu'éclate la guerre. Comme en 1914 il brûle de servir, et son vœu est réalisé en décembre 1939 quand lui est confié le commandement de la 15e division motorisée. Dès l'attaque allemande à travers la Belgique son unité est jetée dans la mêlée. Les 14 et 15 mai 1940, dans la trouée de Gembloux, côte à côte avec la division marocaine elle brise net la tentative de percée de deux *Panzerdivisionen*. Celles-ci, durement éprouvées, devront pour un temps se retirer du champ de bataille. Puis la division Juin se retranche dans le saillant de Valenciennes. Pendant une semaine elle défend toutes ses positions sans les laisser entamer par les attaques ennemies. Le 25 mai la 15e D. I. M. se trouve à l'extrême pointe du dispositif de la Ire armée, qui retraite sur Dunkerque. Durant trois

A Alger encore, le général passe en revue, peu de mois avant l'arrivée des Alliés, ces régiments de tirailleurs qui, mal armés, mal équipés, mal vêtus, mal nourris, arrêteraient cependant l'Allemand débarqué à Tunis.

Bien avant le débarquement allemand de novembre 1942 à Tunis, le général Juin avait fixé à 50 kilomètres de là, à Medjez-el-Bab, la position d'arrêt des troupes françaises de Tunisie. Le premier combat fut livré le 19 novembre 1942 dans Medjez-el-Bab, dont l'église devait pratiquement marquer pour six mois la limite du front allié. C'est de là que devait partir le 6 mai 1943 l'assaut décisif des Anglais sur Tunis.

jours l'Allemand s'acharne sur ce môle qui ne veut pas céder. Il use ses efforts, ses assauts. Et lorsque Juin, encerclé dans les faubourgs de Lille, ses munitions épuisées, son artillerie détruite, est fait prisonnier au cours de l'assaut final des Allemands sur sa dernière position, les opérations d'embarquement s'achèvent à Dunkerque.

La défaite... l'armistice... En novembre 1940 le général Weygand a pris le commandement de l'Afrique française. Il voudrait confier au général Juin, dont il estime hautement la valeur, le commandement des troupes du Maroc. En vain réclame-t-il sa libération. Celle-ci n'est obtenue que lorsque Hitler, à la suite du sauvetage par des Français d'officiers aviateurs allemands tombés en mer, s'engage à libérer « sans condition » un nombre égal d'officiers français. Juin gagne donc le Maroc, et c'est en vain que le maréchal Pétain lui offre, en novembre 1941, le ministère de la Guerre. Il tient à rester en Afrique du Nord, dans des attributions purement militaires, qui s'étendront lorsque, après le départ de Weygand, Juin est nommé commandant en chef des forces en Afrique du Nord.

Le 8 novembre 1942 les Alliés débarquent en Afrique du Nord, et, dès le 14 du même mois, les troupes du général Juin engagent la bataille de Tunisie. En attendant l'arrivée sur le terrain des forces alliées et de leur matériel, la défense de l'Afrique du Nord repose presque entièrement sur elles. Tandis que le général Barré, récupérant à mesure ses réservistes, se retire de Tunis jusqu'à la trouée de Medjez-el-Bab, où il livre le 19 novembre, au bord de la Medjerda, son premier combat, les automitrailleuses d'avant-garde de la division de Constantine harcèlent l'ennemi jusque près de la côte.

Puis c'est l'occupation par notre armée sans moyens des deux « dorsales » montagneuses de la Tunisie. Epoque terriblement incertaine où, comme le rappelle le général Juin, « deux bataillons s'étiraient sur un front de 60 kilomètres ».

Les premières tentatives en direction de Tunis furent des échecs. Puis vinrent les réactions allemandes sur les positions des « dorsales ». Chars Tigre et Focke-Wulf contre fusils 1886 et camions à gazogène !

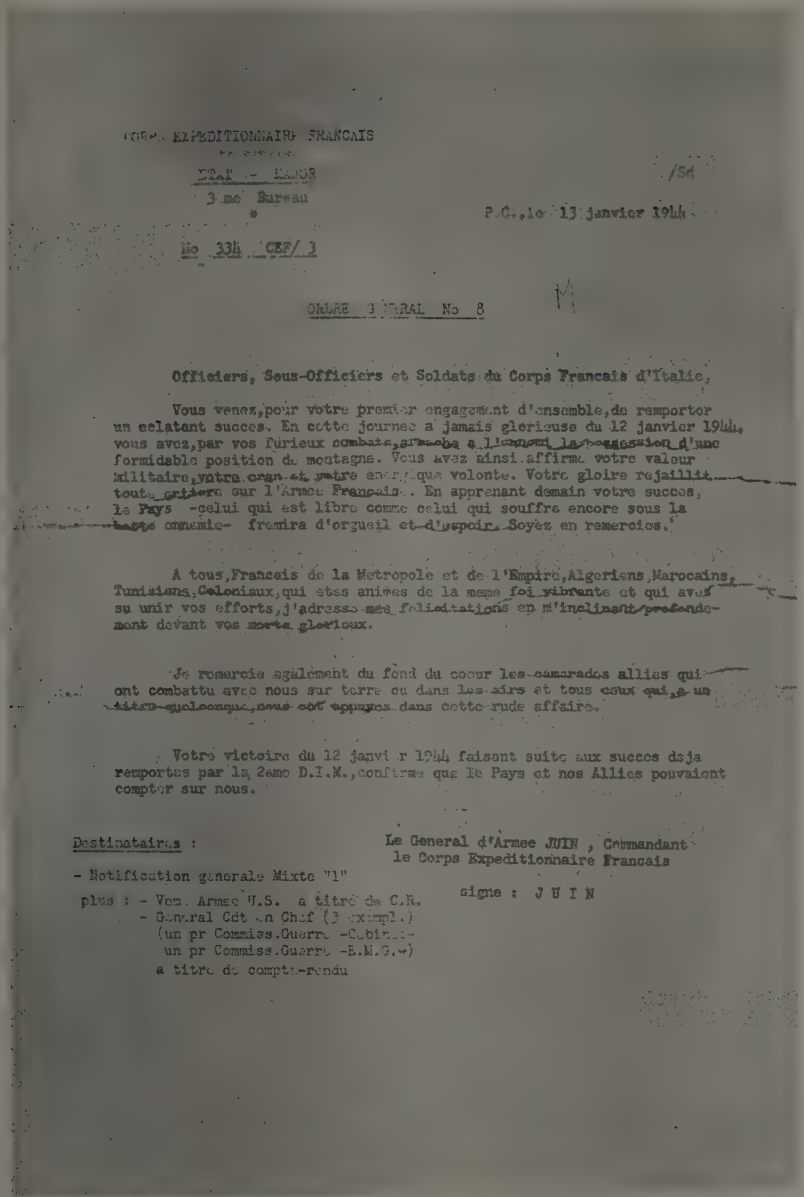
En février la réaction ennemie s'en prit aux forces américaines. Le front sud faillit s'écrouler. Avec Tebessa l'Algérie elle-même fut menacée. Juin couvrit en hâte les lisières sahariennes, dangereusement exposées.

Avec le printemps et l'approche de la VIII[e] armée, l'initiative appartint de nouveau aux Alliés. Les forces du général Juin prirent une part considérable aux offensives générales, dont la dernière devait libérer Tunis. C'est alors qu'à son rôle militaire le général Juin ajouta un rôle diplomatique et politique en devenant le premier résident général de la Tunisie libérée.

1944 - LES GRANDES HEURES DE LA CAMPAGNE D'ITALIE

JUIN

LE STRATÈGE



CORPS EXPEDITIONNAIRE FRANCAIS
[illegible]
ETAT - MAJOR
3 me Bureau

/S4

P.C., le 13 janvier 1944.

No 334 /CEF/ 3

ORDRE GENERAL No 8

Officiers, Sous-Officiers et Soldats du Corps Francais d'Italie,

Vous venez, pour votre premier engagement d'ensemble, de remporter un eclatant succes. En cette journee a jamais glorieuse du 12 janvier 1944, vous avez, par vos furieux combats, arrache a l'ennemi la possession d'une formidable position de montagne. Vous avez ainsi affirme votre valeur militaire, votre cran et votre energique volonte. Votre gloire rejaillit toute entiere sur l'Armee Francaise. En apprenant demain votre succes, le Pays -celui qui est libre comme celui qui souffre encore sous la botte ennemie- fremira d'orgueil et d'espoir. Soyez en remercies.

A tous, Francais de la Metropole et de l'Empire, Algeriens, Marocains, Tunisiens, Coloniaux, qui etes animes de la meme foi vibrante et qui avez su unir vos efforts, j'adresse mes felicitations en m'inclinant profondement devant vos morts glorieux.

Je remercie egalement du fond du coeur les camarades allies qui ont combattu avec nous sur terre ou dans les airs et tous ceux qui, a un titre quelconque, nous ont appuyes dans cette rude affaire.

Votre victoire du 12 janvier 1944 faisant suite aux succes deja remportes par la 2eme D.I.M., confirme que le Pays et nos Allies pouvaient compter sur nous.

Destinataires :

- Notification generale Mixte "1"

plus : - Vcm. Armee U.S. a titre de C.R.
- General Cdt en Chef (3 exempl.)
(un pr Commiss. Guerre -Cabinet-
un pr Commiss. Guerre -E.M.G.-)
a titre de compte-rendu

Le General d'Armee JUIN, Commandant le Corps Expeditionnaire Francais

signe : J U I N

... EN APPRENANT DEMAIN VOTRE SUCCÈS, LE PAYS, CELUI QUI EST LIBRE COMME CELUI QUI SOUFFRE ENCORE, FRÉMIRA D'ORGUEIL ET D'ESPOIR...

Cet ordre marque les débuts du C. E. F. en tant qu'unité autonome commandée par le général Juin. Jusque-là une seule division, la 2e D. I. M., avait participé aux opérations avec le 6e Corps américain. — Le 12 janvier avait été pour 2e D. I. M. et 3e D. I. A. marqué par les victoires de la Costa San Pietro et du Monna Casale.

Lorsque le C. E. F. débarqua à Naples, en novembre-décembre 1943, il était encore un peu le « parent pauvre ». Très vite, cependant, les généraux Alexander et Clark apprécièrent la qualité de ce corps d'élite et la valeur de son chef.

On connaît le magnifique effort fourni par le C. E. F. au cours de cette campagne d'Italie et les résultats qui vinrent couronner cet effort : les lignes « Gustave » et Hitler enfoncées, la XIVe armée allemande refluant en désordre sous la poussée des nôtres. Rome, puis Sienne délivrées... Tout cela constitue déjà un magnifique bulletin de victoire. La conséquence de cette offensive heureuse fut que le corps expéditionnaire français joua le rôle d'entraîneur. Dans sa course impétueuse il emmena les armées alliées remontant vers l'Italie du Nord.

Mais ce qu'il convient de mettre en relief, c'est l'action — moins connue sans doute que les événements eux-mêmes — du général Juin au cours de cette campagne. Il occupa en cette occurrence une place éminente dans les conseils militaires alliés qui préparèrent les victoires d'Italie et il y imposa sa forte personnalité.

Deux dates marquent cette campagne : le 12 janvier et le 11 mai 1944.

Depuis plus d'un mois la Ve armée était arrêtée devant les positions allemandes extrêmement fortes situées à l'ouest du Volturno ; le C. E. F., qui ne comprenait que deux divisions, une marocaine et une algérienne, fut introduit à la droite de la Ve armée. Le 12 janvier, engagé dans une attaque d'ensemble, il réussit à rompre la position ennemie (prise du Monna Casale et de la Costa San Pietro) et, s'enfonçant en coin dans le dispositif allemand, il le disloquait : Acqua Fondata-S. Elia. Le 1er février la position Gustave était complètement enfoncée au Belvédère. Œuvre de troupes magnifiques, sûres de leurs moyens et animées d'une foi et d'un dynamisme remarquables, cette première victoire française, acquise au prix de fatigues invraisemblables, dans une montagne très dure et par un temps défavorable, était aussi l'œuvre du général Juin, qui avait su concevoir, préparer et mener à bien toute cette affaire : l'armée française avait sous son commandement retrouvé ses « lettres patentes ».

Le 11 mai 1944, date de l'attaque de la position allemande du Garigliano, marque le début de la série des succès qui menèrent le C. E. F. du Garigliano à Rome, puis à Sienne en vue des rives de l'Arno.

Il serait trop long de retracer tous les combats où s'illustrèrent les armées françaises au cours de cette période ; ce qu'on peut en dire cependant, c'est que tous portent l'empreinte du général Juin, de son talent, de sa clairvoyance et de son énergique volonté.

Le général Juin, stratège et tacticien, s'est élevé au rang des chefs militaires qui de tout temps ont su conduire l'armée française sur le chemin de la victoire. Il a eu aussi le grand mérite de la réhabiliter complètement aux yeux de ses frères d'armes alliés, que les souvenirs de la catastrophe de 1940 avaient laissés surpris et inquiets.

Le 3 juillet 1944, dans sa jeep adossée au Palazzo Communale de Sienne, notre collaborateur Pierre Ichac, correspondant de guerre auprès du C. E. F., tape son article sur l'entrée des Français dans la ville.

Phot. J. Belin.

AVEC LE GÉNÉRAL JUIN AU GARIGLIANO

SOUVENIRS D'UN TÉMOIN

par PIERRE ICHAC, ancien correspondant de guerre de l'armée d'Italie.

Au milieu d'avril 1944. Une prise d'armes française quelque part entre Salerne et Capoue : « Réunissez les officiers !... Les correspondants de guerre sont priés de ne pas prendre en note les paroles du général ! »

Le général Juin, les pieds dans l'herbe, parle de sa voix un peu étouffée. Dans sa main droite, mutilée, il tient son stick et ses gants :

— Nous sommes arrivés dans ce pays une toute petite armée, humble, sans grands moyens. Nos amis alliés se demandaient avec curiosité ce que nous allions donner... Ils ont vu ! Et aujourd'hui tout le monde nous regarde avec respect... Mais votre tâche n'est pas finie. Je vous en prépare une plus vaste, plus glorieuse. Nous irons beaucoup plus loin, parce que nous aurons beaucoup plus de moyens... Nous irons jusqu'à Rome. Et plus loin encore...

Les officiers écoutent. Ils sont reposés des terribles fatigues de l'hiver, détendus, disciplinés, facilement enthousiastes comme leurs soldats. Et d'abord c'est le printemps ; le soleil brille sur la campagne italienne. Ils sont prêts à croire à tout.

Le C. E. F. a définitivement changé de secteur. A rester une saison de plus devant nos montagnes de l'hiver, entre la Mainarde, le Belvédère et le Castellone, tout le monde serait devenu fou. Heureusement on nous a déplacés de 25 kilomètres sur la gauche, en direction de la mer. « Encore du djebel, naturellement ! » Bien sûr. Mais un djebel plus clair, plus découvert — et au printemps.

Au triste Venafro, noir et ruiné, enfermé dans sa prison de montagnes et trempant ses pieds dans la boue du Volturno, a succédé Sessa Aurunca, une petite ville ensoleillée, peuplée, vivante au point d'avoir conservé intactes les tuiles vertes et jaunes aux coupoles de ses églises. Plantée sur un piton, Sessa est un observatoire. Il suffit au général Juin et à son état-major, installés dans les salles vides du château, au bout de la ville, d'ouvrir leurs fenêtres pour étudier directement sur le terrain leurs futurs plans de bataille.

Ce qu'ils ont sous les yeux n'est d'ailleurs guère plus encourageant que le paysage contemplé naguère près de Cassino. Il y a toujours une plaine au premier plan, coupée par un fleuve, le Garigliano, large fossé où coulent les eaux confondues de notre vieux torrent Rapido et de la rivière Liri. Tout près d'ici, sur la gauche, au bord de la mer, Marius a été capturé par Sylla dans les marais de Minturnes. Plus près encore, Bayard a défendu son fameux pont du Garigliano contre deux cent cinquante cavaliers espagnols. Aujourd'hui, si le Garigliano a quelques ponts de plus, ce sont les ponts Bailey, et on ne les voit pas : du matin au soir ils sont dissimulés sous des rideaux de fumée. Encore n'y circule-t-on que la nuit. Des positions allemandes toute la plaine est visible.

En face de nous, au delà du fleuve, les monts Aurunci dressent dans le ciel jusqu'à 1.200 mètres et 1.500 mètres d'altitude leur muraille apparemment sans espoir. C'est par là qu'il faudra passer.

Plus exactement, on commencera par passer à droite, où la montagne s'arrondit et, pourrait-on dire, s'humanise. Les tirailleurs d'une division nouvelle venue, la 4e division de montagne marocaine, sont en train de se familiariser avec notre tête de pont : 6 kilomètres de largeur, 3 et demi de profondeur, le fleuve dans le dos et, devant, couvrant la montagne surplombante, les positions allemandes de la fameuse ligne Gustave, si proches qu'en haut du Cerasola les hommes des deux camps, enterrés dans leurs tranchées, se disputent les morts. Seul terrain libre et à l'abri des vues, une sorte de ravin, baptisé par les Anglais *Harrogate* et, sur le bord du fleuve, la largeur de la route, que des sources sulfureuses empestent de leur odeur d'œufs pourris.

Fait remarquable, l'ennemi semble n'avoir encore aucune notion de notre relève. Pour quelques jours les Marocains sont devenus Anglais : ils portent le casque plat, et les Piper-Cubs ont leurs cocardes tricolores inversées. Durant plusieurs semaines l'aviation allemande s'obstinera à les inonder de tracts en anglais leur décrivant les atrocités inimaginables perpétrées en Angleterre par les « troupes d'occupation » yankees « prétendument destinées à se battre sur le continent », tandis que les Polonais, qui nous ont remplacés entre le Belvédère et Portella, reçoivent un flot de littérature en arabe... les encourageant à la guerre sainte !

Pourtant, chaque nuit, goumiers et tirailleurs, naviguant entre les champs de mines, traversent le fleuve en amont, descendent des pitons en aval, s'insinuent dans les lignes allemandes à la recherche de prisonniers ou de renseignements. Exploit extraordinaire : jusqu'au 11 mai ils ne laisseront pas un seul des leurs entre les mains de l'ennemi.

Le 11 mai, 17 heures. Dans son bureau du château de Sessa Aurunca le général Carpentier, chef d'état-major du C. E. F., tient une conférence de presse. Il s'est approché d'un chevalet couvert d'un voile bleu, a soulevé le voile bleu et découvert une grande carte du secteur striée de traits de fusain soigneusement tracés : 0.1, 0.2, 0.3, puis de grandes flèches qui montent, droit devant elles, vers des régions insoupçonnées de nous.

Par la fenêtre on voit le paysage des monts Aurunci qui sombre lentement à contre-jour, dans la brume. Le soir est calme. On n'entend pas un coup de canon.

« L'offensive est pour aujourd'hui. Cette nuit, à 23 heures, l'artillerie ouvrira le feu de Cassino à la mer... »

Notre programme : « Rompre le front allemand sur un terrain où il semble bien que l'ennemi ne puisse imaginer qu'on lancera l'attaque principale... Nous allons attaquer la ligne Gustave dans la montagne et déborder, par la montagne, la deuxième ligne de défense allemande, avant que l'ennemi ait eu le temps de l'organiser... »

Les petits yeux rapprochés du général Carpentier s'abaissent une fois de plus sur la carte. Il nous commente chacune des flèches noires, puis, après un silence :

— Jamais on n'aura monté une opération aussi difficile...

Il est déjà 19 heures. Je roule en jeep au milieu d'une file de voitures, dans un grand nuage de poussière lumineuse. Sous ses masques à poussières, la routière qui nous oriente à l'air déguisée pour on ne sait quel carnaval de fin du monde.

Le décor bleuâtre des monts Aurunci grandit. Il devient noir. Le soleil se couche. Le Garigliano est passé. Une piste troue la montagne, franchit un pont de bois, grimpe, redescend, se perd sous des arbres, dans un pêle-mêle de camions d'artillerie. Je continue à pied sur une pente parsemée de buissons noirs. Partout de l'artillerie, des camions, des mulets entravés, des hommes qui s'installent. A l'orée d'un petit bois, un rais de lumière filtre derrière une ouverture. Je bute dans une guitoune enfouie sous les pierres : c'est le P. C. du 8e marocains.

Tous ceux qui, exécutants ou témoins, ont vécu entre la plaine du Garigliano et les monts Aurunci cette nuit du 11 mai 1944 en sentiront peser toute leur vie le souvenir.

15 mars 1944. De l'observatoire du général de Monsabert (à g.), le général Juin (à droite) observe l'aviation américaine bombardant le mont Cassin.

DU MONT CASSIN A ROME

Entre Cassino et la mer il y a deux cent mille hommes dans le secret. Sur les seules pentes et les ravins de la petite tête de pont français cela fait vingt-trois bataillons d'infanterie au coude à coude, les goumiers, les compagnies muletières, plusieurs bataillons de chars, quelques-uns des groupes d'artillerie, avec 3.500 tonnes de munitions, des vivres, des postes de secours et, serrées au bord du fleuve, les deux formations chirurgicales de la générale Catroux et de la comtesse du Luart. Et chacun se sent isolé, comme prisonnier au sein de cette nuit brumeuse, dans l'attente d'un cataclysme. Le plus pesant de tout, c'est le silence. Tirailleurs collés à la pente et qui se cachent pour fumer une dernière cigarette, artilleurs, leur chronomètre à la main, officiers des P. C. accoudés près des téléphones, une bougie éclairant leurs visages soucieux, devant l'assemblage tout de guingois des photos aériennes, attendent l'heure fatidique qui les délivrera du silence.

De la plaine du Garigliano une détonation s'élève. Avant que son écho ait commencé à rouler sur les pentes de la montagne — l'obus se visse déjà au-dessus de nos têtes — des centaines, des milliers d'autres détonations éclatent et se répercutent dans la vallée ; 2.000 canons ont ouvert le feu, dont 700 concentrent leur tir derrière le Faito et le Cerasola au profit du 8e et du 4e marocains. Un tissu d'obus glisse au-dessus de nos têtes. Par delà les crêtes de l'Ornito on perçoit les éclairs et les coups de marteau des arrivées.

« Ils » sont partis.

« ON A UN PEU L'IMPRESSION A CETTE ÉPOQUE D'ÊTRE REVENU AUX DURS COMBATS DES VOSGES DE 1915-1916. »

Général CARPENTIER

La guerre est passée. Une croix surmontée d'une flamme perpétuelle se dresse sur le mont Cassin près des murs du monastère.

La lune ne s'est levée qu'une heure plus tard. Les Anglais, à notre droite, avaient besoin de l'obscurité et du bruit pour lancer à travers le Rapido les premières passerelles pour leurs chars. C'est dans l'obscurité que les tirailleurs se battent — et se perdent — parmi les casemates ennemies intactes, car l'artillerie ne pouvait se dévoiler la veille pour accrocher ses tirs sur les premières lignes.

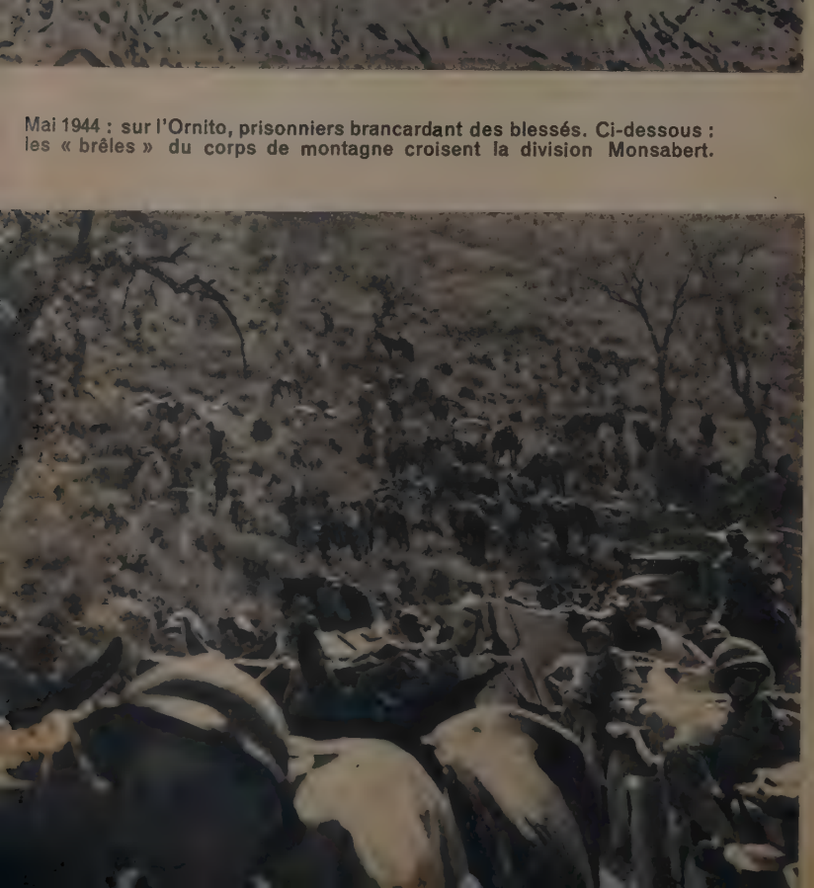
Au delà des crêtes, c'est maintenant une lueur continue, doublée d'un feu d'artifice. Des projectiles blancs, des projectiles rouges croisent leurs trajectoires. L'un d'eux ricoche et s'envole en chandelle dans la nuit. Un dépôt de munitions explose, et la nuit se transforme en jour. Mais voici plus effrayant : sur la droite, derrière le Cerasola, de grandes lueurs roses jaillissent par saccades au cœur d'un grand nuage de fumée lumineuse.

Les sections de tête du 4e marocains sont prises au piège dans les lance-flammes des casemates allemandes et grillent au milieu des champs de mines...

Parfois l'artillerie s'arrête et le silence revient, coupé de rafales. Alors, sur la contre-pente de l'Ornito, on entend le rossignol.

Le lendemain, 12 mai, dans l'après-midi, quand le général Juin, son béret aux cinq étoiles blanchi par la poussière de la route, monta, sous les mortiers, consulter les tirailleurs et prendre sur le terrain l'une des plus grandes décisions de sa

Mai 1944 : sur l'Ornito, prisonniers brancardant des blessés. Ci-dessous : les « brêles » du corps de montagne croisent la division Monsabert.



La plaine et le lit même du Garigliano étaient exposés aux vues de l'ennemi...

BATAILLE DU

« ICI ANNIBAL EN PERSONNE... »

carrière, des 40 kilomètres de front d'attaque, entre Cassino et la mer, seul le 8e marocains avait pu gagner et tenir son premier objectif, le Faito. Deux de ses chefs de bataillon étaient par terre, et c'était le colonel qui tenait le terrain avec les tirailleurs encore debout.

Mais si, pour nous, la nuit et la journée avaient été dures, l'ennemi y avait « cassé » le plus gros de ses forces. Un effort de plus, et nous passons.

« Quitte ou double ? » Juin joue « double ». Le 13 au soir il avait gagné.

LES prisonniers, qui ont brancardé dans la montagne les tirailleurs blessés, commencent à s'accumuler. Ils sont fatigués, maigres, étonnamment chevelus.

« Ces bâtards-là, ils restent planqués dans les trous et ils vous tirent dans le dos quand vous êtes passé. Et puis, quand ils n'ont plus de cartouches ou de grenades, ou qu'on est trop nombreux, vite, les mains en l'air, et ils deviennent tous Tchécoslovaques... »

MONSIEUR le reporter, je vais vous annoncer une nouvelle que vous ne savez pas...

— Le débarquement en France ?... Je sais.

— On vous l'a dit ? C'est le 6e qui vient de nous téléphoner.

— Je l'ai appris il y a vingt minutes par les gardiens des prisonniers. Ils disent tenir le tuyau des Allemands, qui l'auraient entendu à la radio... On a des détails ?

Déjà tout le C. E. F. s'enfièvre avec la nouvelle. Les tirailleurs sont joyeux. C'est comme un jour de fête. Pour un peu tout le monde s'embrasserait.

Naturellement, c'est prématuré : nous sommes en avance d'un mois.

Un prisonnier allemand :

« C'est inhumain ! Vous nous faites une guerre de matériel. »

DÉJA le corps de montagne — goumiers, tirailleurs et mulets — courait dans la montagne, occupant, comme prévu, les positions des arrières allemands avant que l'ennemi eût le temps de les occuper lui-même. Tout le front d'Italie était en mouvement. Le 18 mai, au bout d'une semaine de bataille, l'imprenable mont Cassin, débordé, tombait entre les mains des Polonais. Les prévisions les plus optimistes du « plan Juin » tel que nous l'avions vu le 11 mai au soir étaient dépassées.

Esperia, Pico, Pontecorvo, Campodimele, Ceccano, Valmontone, « Rome : 50 kilomètres »... Chaque matin une jeep à cinq étoiles sur fond rouge, montée par un militaire en béret noir, s'élançait vers les avants du C. E. F. qui remontaient en courant la carte de l'Italie. Dans un endroit trop rapidement nettoyé il arrivait que des balles traversassent la carrosserie. Il y avait longtemps que la poussière de la route avait effacé les étoiles du

Avant l'offensive, des pots fumigènes dissimulaient les ponts et les pistes.

GARIGLIANO

(SUITE DE L'ARTICLE DE PIERRE ICHAC)

béret et celles du fond rouge. Le général du C. E. F., au prestige grandissant, poursuivait son chemin, explorant, pitonnant, écoutant, puis revenait à sa roulotte cachée sous des oliviers, prêt à préciser ses ordres, à reprendre des négociations sans cesse renaissantes avec l'état-major allié et à mettre au point la suite prodigieuse du « plan Juin » : liquidation (nous l'avions à portée de la main) de la moitié adriatique de l'armée allemande d'Italie, avance rapide vers le nord, cols des Alpes françaises, col du Brenner, liaison avec les Yougoslaves de Tito, marche sur Vienne tandis que les Alliés débarqués en France pousseraient vers l'Allemagne.

Plan d'une grandeur napoléonienne, aux dimensions de l'Europe.

Mais la haute politique en avait décidé autrement, et notre entrée à Rome marqua le retrait de toute l'aviation et de la plus grande partie des troupes terrestres combattant en Italie.

Le militaire anonyme, mais lettré, qui avait choisi — dans les initiales A et B — les indicatifs téléphoniques du C. E. F., avait dû éprouver un malin plaisir à typer ses chefs par leurs pseudonymes. C'est ainsi que le goumier Guillaume — un fonceur râblé — s'était vu baptiser « Auroch ». Monsabert, qui prenait un aspect si étrange lorsque, avant de saisir le microphone de sa jeep radio et de se pencher sur sa carte, il chaussait son nez courbe d'une paire de lunettes, était devenu « Belphégor ». Quant à Juin, leur chef à tous, il s'appelait « Annibal ».

« Allô... disaient de leur voix claire, un peu teintée d'accent algérien, les petites téléphonistes du Q. G. : *Je vous passe Annibal en personne...* »

La première fois cela faisait un drôle d'effet. Pourtant, en y réfléchissant un peu, notre corps expéditionnaire nord-africain présentait avec celui du Carthaginois de troublantes analogies : si le général carthaginois était de Tunis, le nôtre était de Bône ; leurs deux armées reposaient sur un même fonds berbère et tunisien, sur des Espagnols (les nôtres venaient d'Oran), des Siciliens (de la côte constantinoise) et sur la masse solide des éternels Gaulois. Nous avions pour éclaireurs — *præcedentibus Numidis*, dirait Tite-Live — des spahis en scouts-cars, issus de leurs garnisons numides. Et nos tanks-destroyers, tout en ressemblant plutôt à des crabes, remplaçaient pour nous les éléphants et ne demandaient qu'à passer les Alpes. On se sentait plus jeune de deux mille deux cents ans.

Mais c'est dans le courant de mai 1944 que ces diverses coïncidences, jusqu'alors simplement pittoresques, apparurent véritablement prophétiques.

Et si notre « Annibal », à nous, a su prendre Rome — ce qu'avait manqué l'autre — ce n'est pas lui, ce sont ses alliés qui, ensuite, n'ont pas su profiter de sa victoire.

Chaque jour les hommes recevaient la visite du général. Poste de secours du 8e R. T. M. où le général, le 12 mai, décida de réattaquer le lendemain.

LES DOCUMENTS CI-CONTRE MONTRENT EN QUELLE ESTIME L'ADVERSAIRE TENAIT LE GÉNÉRAL JUIN

LE GÉNÉRAL MARSHALL AU GÉNÉRAL CLARK, COMMANDANT LA Ve ARMÉE :

« S'IL VOUS PLAIT, PRÉSENTEZ MES FÉLICITATIONS AU GÉNÉRAL JUIN ET A SES COMMANDANTS DE DIVISIONS DU CORPS D'ARMÉE FRANÇAIS POUR LE GRAND SUCCÈS QU'ILS ONT REMPORTÉ. DITES-LEUR QU'ILS ONT FAIT REVIVRE L'ARMÉE FRANÇAISE QUE JE CONNAISSAIS, CELLE DE LA MARNE ET DE VERDUN. »

6 JUIN 1944.

AVANT LA BATAILLE

71e Division d'Infanterie. Le général

... Quand l'ennemi attaquera-t-il ?... Nous l'ignorons. Mais ce que nous savons, ce que chaque soldat doit savoir, c'est qu'il dépend de nous que le secteur soit défendu sans défaillance. Chaque jour qui nous sépare encore de l'heure décisive doit être mis à profit pour améliorer les positions. Nous ne craindrons ni les obus ni les bombes. Comme à Cassino, l'ennemi ne passera pas !...

Il sera stoppé par nos canons, par nos mitrailleuses, par nos grenades et, s'il faut, par le combat corps à corps.

Signé : RAAPKE.

N. B. : Le village d'Esperia, où le général Raapke avait, le 3 mai, dans son P. C. rédigé cet ordre du jour, fut occupé quatorze jours plus tard, après six jours d'offensive, par le général de Monsabert.

APRÈS LA BATAILLE

... Les tactiques américaine et britannique ont été, comme par le passé, méthodiques ; les succès locaux ont été rarement exploités. Au contraire, les Français, et particulièrement les Marocains, ont combattu avec furie et exploité chaque succès local en concentrant immédiatement toutes leurs forces disponibles sur le point qui faiblissait.

Il est à noter que les points d'appui ont été de nouveau contournés aussi largement que possible par l'ennemi progressant souvent à cette fin dans un terrain montagneux qui avait été jusque-là considéré comme impraticable...

P. C. du groupement VON ZANGEN
19 mai 1944.

Le secteur montagneux attaqué le 11 mai par le C. E. F., d'après un croquis exécuté du haut de l'observatoire de l'Ornito par le correspondant de guerre Pierre Ichac. Sur la gauche, le terrain hérissé de casemates qu'eut à nettoyer en pleine nuit le 8e régiment de tirailleurs marocains. Au centre, avec ses terrasses de cultures, la cuvette du Massa Ruggero, où se firent anéantir les renforts allemands. A droite, derrière la crête du Cerasola, le 4e R. T. M. se heurta aux lance-flammes

LA DIVISION MONSABERT DÉFILE A POMPÉI

LA PÉRIODE DE REPOS ET DE RÉENTRAINEMENT QUI SUIVIT LA BATAILLE D'HIVER FUT ILLUSTRÉE PAR D'ÉMOUVANTES PRISES D'ARMES. ICI, LA PLUS SENSATIONNELLE : LA J. D. I. A. DÉFILE AU PIED DU VÉSUVE DANS LE GRAND AMPHITHÉATRE EN RUINE DE POMPÉI. A GAUCHE, DEVANT LES DRAPEAUX, LE GÉNÉRAL JUIN ENCADRÉ PAR LES GÉNÉRAUX ALLIÉS. A DROITE LE GÉNÉRAL DE MONSABERT ET SON ÉTAT-MAJOR DEVANT LA NOUBA, AU CENTRE, LES SECTIONS DU 4e TIRAILLEURS TUNISIENS

Photographie Pierre ICHAC.

LA 2E DIVISION D'INFANTERIE MAROCAINE DÉFILE

5 juin au soir.

« SUIS ENTRÉ A ROME CE MATIN AVEC LE GÉNÉRAL CLARK. POPULATION DÉLIRANTE ACCLAMAIT PARTICULIÈREMENT LES FRANÇAIS, DONT LE ROLE IMPORTANT DANS LA BATAILLE AVAIT ÉTÉ CONNU ET SOULIGNÉ PAR LES ALLEMANDS EUX-MÊMES. » (Dépêche du général Juin au général de Gaulle.)

Digne couronnement d'une belle épopée : avant de remonter en ligne au nord de Rome, la 2e division d'infanterie marocaine, qui, ayant débarqué la première en Italie, avait lancé les premiers assauts français dans les Abruzzes et fourni le 11 mai le plus gros de l'effort de rupture des positions ennemies

Photographie Pierre ICHAC.

DANS ROME SUR LA VOIE TRIOMPHALE - 15 JUIN 1944

sur le Garigliano, traverse la Ville Eternelle derrière sa nouba, que précède le mouton traditionnel. Du Colisée à la place de Venise, la fameuse « Voie triomphale » ouverte par Mussolini à travers les forums antiques pour les solennités du fascisme voit passer les libérateurs de Rome.

6 juin.

« L'ARMÉE FRANÇAISE A SA LARGE PART DANS LA VICTOIRE DE ROME. IL LE FALLAIT, VOUS L'AVEZ FAIT. GÉNÉRAL JUIN, VOUS-MÊME ET LES TROUPES SOUS VOS ORDRES ÊTES DIGNES DE LA PATRIE ! » (Dépêche du général de Gaulle, chef du gouvernement provisoire, au général Juin.)

ROME AUX VAINQUEURS

PAR BERNARD SIMIOT

ENGAGÉ volontaire dans les tabors marocains du général Guillaume, Bernard Simiot fut l'un des tout premiers combattants du corps expéditionnaire français à entrer dans Rome. Nous lui avons demandé de conter aux lecteurs de France-Illustration *quelques souvenirs de cette mémorable journée.*

APRÈS trois semaines de combats incessants, nous avions enfoncé la « ligne Hitler », rompu les organisations ennemies des monts Aurunci, traversé le Petrella, escaladé les monts Lepini, envahi l'âpre pays des Volsques. La Wermacht, qui présentait alors des qualités guerrières intactes et qui disposait encore d'un matériel humain et technique non entamé, avait reçu un coup de boutoir aussi violent qu'inattendu. Le plan du général Juin, jugé follement audacieux par les Alliés et irréalisable par les Allemands, permettait maintenant aux blindés américains, anglais et français de s'engouffrer par les routes historiques de la Ville Eternelle. Les portes de Rome étaient ouvertes. Juin les avait enfoncées d'un terrible coup d'épaule.

CE jour-là, le 4 juin 1944, les goumiers de Guillaume campaient sur les bords du lac Albano. Enroulé dans ma djellaba de laine brune aux longues rayures noires sur laquelle je venais de coudre un bout de galon d'or, je m'identifiais à quelque cavalier numide reposant parmi ses compagnons de la montagne berbère, lorsque le capitaine Pierre Lyautey me secoua :

« Nous partons immédiatement tous les deux en mission pour Rome... »

Le jour se levait. Des vapeurs laiteuses traînaient encore sur les marais Pontins inondés. Le moteur de notre jeep tournait rond, et nous filions droit devant nous sur une large route bitumée, la voie Appienne, qui enfonçait sa flèche étincelante au cœur de la campagne romaine. Dans le matin d'argent, tout bourdonnant du fracas des lourds chars d'assaut, des fantômes tournoyaient autour de nous : impalpables hoplites au bouclier rond, légionnaires nuageux au glaive pesant, ombres de consuls au manteau écarlate, Sylla et son froid sourire d'assassin, Néron dans une lueur d'incendie... Nous entrâmes dans la ville par Saint-Jean-de-Latran. Les rues étaient désertes, les fenêtres des maisons, rigoureusement closes. Nous nous trouvions à peu près seuls, croisant rarement une jeep hérissée de mitraillettes pointées vers les toits. On tiraillait dans les faubourgs, pendant que le gros des troupes alliées débordait la cité pour s'élancer à la poursuite des Allemands, qui retraitaient vers le nord sous un déluge de bombes d'avion. Pour dire vrai, le silence et le vide de certaines rues ne laissaient pas d'être impressionnants.

Seul, Bouchaïb, le goumier que nous avions emmené avec nous, était armé. Au contraire, Lyautey et moi-même avions décidé d'un commun accord, au moment de partir, de laisser nos pistolets au bivouac. Nous voulions entrer en chrétiens dans la Ville Eternelle. Le fait d'être vêtus d'une djellaba marocaine, coiffés d'un casque anglais et chaussés de souliers américains nous paraissait une concession suffisante accordée à la barbarie du temps. Mais la poussière qui nous plâtrait le visage, pour latine qu'elle fût, n'en était pas moins sale, et nous avions l'air de brutes sauvages lâchées dans le décor le plus intelligent et le plus civilisé du monde. Quand nous arrivâmes sur la place Saint-Pierre, nous crûmes bon d'expliquer à notre goumier qu'il avait devant lui la Mecque des nazaréens. En bon Marocain, Bouchaïb regarda sans le moindre étonnement admiratif la merveille de Michel-Ange, mit pied à terre, ouvrit avec sérénité une boîte de rations K et nous laissa partir vers l'église... A notre retour la place n'était déjà plus déserte. Non seulement des uniformes kaki la sillonnaient en tous sens, mais aussi quelques costumes civils. Bientôt on nous vendait des cartes postales, des guides, des dépliants. Mais c'est notre goumier qui remportait les plus nombreux suffrages. Sa belle figure brune sculptée dans une racine de bruyère sans défaut, son turban de laine marron, son air dominateur et indifférent faisaient de lui une sorte de seigneur oriental dispensateur de *chewing-gum*, de chocolat et de bonbons vitaminés.

LES Romains, peu à peu, sortirent de leurs maisons, ouvrirent leurs fenêtres, y accrochèrent de grands drapeaux italiens, anglais, américains et parfois français. Ils bavardaient de porte à porte, riaient, se congratulaient, commentaient les événements de la nuit, contemplaient nos uniformes, maudissaient les *Tedeschi* et les fascistes. Nous voulions tout voir, le palais Farnèse. Un concierge tremblotant, sans âge, aux yeux ourlés de sang, vint nous ouvrir, inquiet de nos barbares uniformes, et nous fit pénétrer dans la magnifique cour de Michel-Ange : nous étions à l'ambassade de France. Lyautey demanda alors au concierge de déployer immédiatement un drapeau français sur le grand balcon de la façade. Quand cela fut fait, nous allâmes nous placer tous les deux devant le palais Farnèse et nous saluâmes longuement. Puis, ayant acheté une brassée d'arums à une marchande de fleurs qui se souciait peu du général Kesselring, de M. Bonomi ou du général Clark, nous allâmes les déposer religieusement, à Saint-Louis-des-Français, sur le tombeau de Pauline de Beaumont.

En fait, nous nous efforcions de demeurer des gens de bonne compagnie, ni plus ni moins semblables à un certain nombre de gens d'armes français qui, tout au long de l'histoire, s'étaient fait périodiquement acclamer sur les chemins d'Italie. Sans doute arrivions-nous cette fois en sens inverse de la route normale des invasions, mais les visages féminins qui se tendaient vers nous ne nous paraissaient pas inconnus. Nous les reconnaissions. Les mêmes yeux avaient décoré les pertuisaniers de François Ier, les fanfares de Montluc, les lanciers de Charles VIII, les soldats de Bonaparte, les cavaliers de Murat et les lignards de Badinguet. Il ne s'agissait plus que de bénéficier de l'héritage de souvenirs laissés par ces compagnons disparus et de jouer gentiment les héros. Aussi bien, le premier soin des soldats français qui arrivaient maintenant de tous côtés était-il de se débarbouiller dans les fontaines, au milieu des tritons, de se raser, de se changer, d'épingler deux ou trois décorations sur une chemise neuve, de coiffer un képi ou un calot pour qu'on ne les confondît pas avec les soldats américains.

VERS 3 heures de l'après-midi tout Rome était descendu dans la rue et s'agitait fiévreusement. Des soldats avaient déjà entrepris des filles peu farouches. On se serait cru vivre un jour de Carnaval, où toutes les excentricités de costume, de langage sont permises ; il n'y manquait même pas les pétards attardés d'un soir de fête, car les Américains jouaient au cow-boy avec leurs pistolets, comme ils l'avaient fait naguère à Alger et à Casablanca. Mais il faut bien dire que pour nous autres, Français, l'aventure était autrement grave que pour le garçon arraché à sa plantation californienne. Pour ce dernier Rome n'était guère qu'un point de chute stratégique, la ville des papistes et un centre touristique, alors que les plus grossiers d'entre nous buvaient à larges goulées le vin d'une victoire qui les rendait confusément solidaires de tous les ancêtres descendus autrefois en Italie, qu'ils y fussent venus pour prier, se battre, peindre, négocier ou aimer. Tous, nous connaissions le prix de notre victoire, nous savions qu'elle nous redonnait le droit de ne plus raser les murs, mais de poursuivre notre route avec un nouveau soleil sur le front. Une marée d'orgueil grondait dans nos poitrines ; nous regardions droit dans les yeux tous ceux qui nous croisaient, nous parlions plus fort que de coutume et nous disions tout haut qu'il est bon d'être vainqueur. Ceux qui n'ont pas connu cette ivresse ne peuvent pas comprendre l'état d'âme des quelques Français qui passèrent ce jour-là sur la via d'El Impero, car ce jour-là ces hommes donnèrent à la victoire son sens féerique d'image d'Epinal et communièrent avec elle si totalement qu'elle les marqua de son feu de joie, laissant dans leur cœur une empreinte que ni le débarquement en France, ni la traversée du Rhin, ni l'arrivée au Danube ne purent amoindrir.

Dans la soirée, comme nous passions devant l'hôtel Plazza, nous fûmes pris dans l'énorme remous d'une foule en délire, où se mêlaient des militaires de tous grades et des civils. Côte à côte, le général Clark et le général Juin entraient à Rome. Ce fut une tempête de cris et de bravos. Mille mains se tendaient vers les vainqueurs. Des fleurs tombaient des fenêtres. Le commandant en chef américain mit sa main sur l'épaule du général Juin comme s'il voulait attester publiquement qu'il avait à ses côtés le meilleur artisan de la victoire de Rome. Simple, compact, solide, charmant, Juin était rayonnant d'intelligence et de joie.

C'est ce soir-là que je pris ma première leçon d'italien.

JOURS DE VICTOIRE...
JOURS DE RECUEILLEMENT

3 juillet 1944 : 9 heures du matin (1). Les troupes françaises font dans les rues de Sienne une entrée triomphale. L'accueil chaleureux de la population préfigure ce que sera celui des villes françaises. Quelques jours plus tôt (2) le général de Gaulle, visitant le front, a remis au général Juin la plaque de grand officier de la Légion d'honneur ; de gauche à droite : les généraux Juin, de Monsabert, de Larminat et Guillaume. Cette cérémonie et la grandiose parade qui fit défiler le 14 juillet sur la grand'place de Sienne, en présence de tous les chefs alliés, les divisions françaises marquaient la fin du C. E. F., que le général Juin allait quitter pour devenir le chef d'état-major de la Défense nationale. Avant son départ (3), officiers et tirailleurs de « l'armée française d'Italie » lui faisaient don d'un coffret précieux, en réponse à l'ordre du jour d'adieu qu'il leur avait adressé le 20 juillet et dans lequel il les appelait à combattre et à vaincre sur d'autres champs d'opérations (4). Le général Juin est retourné en 1946 en Italie, au cours d'un pèlerinage aux tombes des sept mille morts de la campagne. On le voit ici (5) se recueillant dans le cimetière de Venafro, au pied des Abruzzes, et (6) devant la tombe du lieutenant de spahis marocains El Mahdi Glaoui, fils de son ami le pacha de Marrakech, qui repose auprès du minaret de Venafro.

COMMANDEMENT DU CORPS EXPEDITIONNAIRE FRANCAIS
CABINET

/1

P.C., le 20 juillet 1944.

ORDRE DU JOUR N° 113

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS
DE L'ARMEE FRANCAISE D'ITALIE

Deux mois d'offensive ininterrompue et de durs combats vous ont conduits des rives du GARIGLIANO au cœur de la TOSCANE en passant par la Ville Eternelle.

L'ennemi que vous aviez déjà battu cet hiver a été rejeté, complètement défait cette fois, dans le Nord de la Péninsule.

Renouvelant les exploits accomplis naguère sur ce même sol par tant de héros de notre race, vous avez hâté l'heure de la Libération et projeté, sur le monde étonné, l'image de l'Armée française renaissante, intervenant sur le front d'ITALIE comme facteur déterminant de victoire.

Le Général de GAULLE vous l'a dit : vous avez bien mérité de la Patrie.

Je m'incline pieusement devant tous nos morts et salue vos drapeaux et étendards aujourd'hui chargés de gloire.

Votre tâche n'est pas finie. Dans les jours qui vont suivre, vous aurez encore à combattre et à vaincre. Où que vous alliez, vous vous montrerez forts, unis et confiants, pareils à ce que vous fûtes toujours ici, au cours de cette inoubliable campagne.

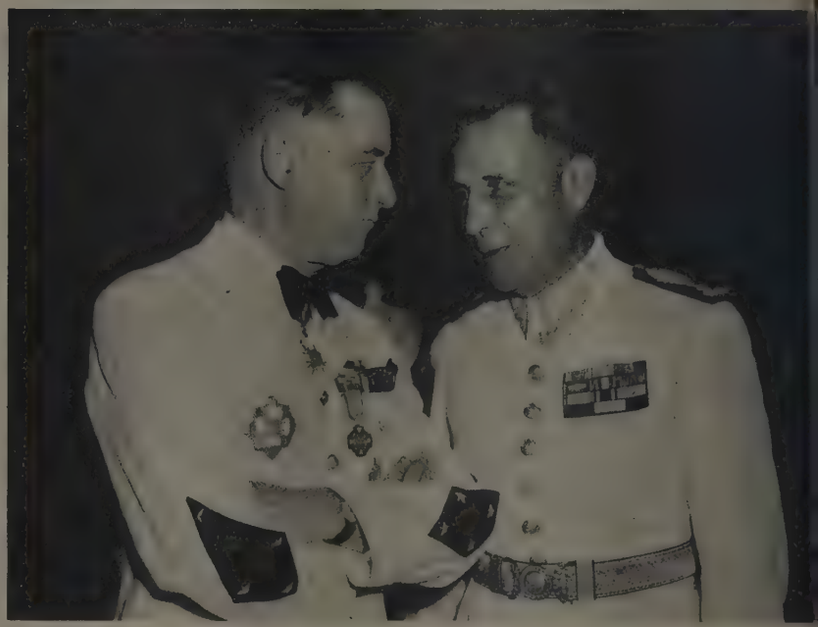
Vous resterez marqués du signe victorieux du C.E.F. cette magnifique entité française dont toute mafierté sera d'avoir été l'animateur et le Chef.

Signé : A. JUIN.

MISSIONS ET VOYAGES

De gauche à droite : l'amiral Byrd, le général Juin et l'amiral Powers. En Amérique, le général se prête aux exigences d'un bal travesti.

Avant de partir en mission en Indochine le général, chef d'état-major de la D. N., reçoit à Paris en mars 1946 les généraux chinois Chang et Sun.



A Rio avec le ministre de la Guerre brésilien. Aux Invalides il remet à la maréchale Lyautey la cravate de commandeur de la Légion d'honneur.

RÉSIDENT GÉNÉRAL

AU MAROC L'ÉLÈVE DE LYAUTEY A POURSUIVI L'ŒUVRE PACIFIQUE DU GRAND AFRICAIN

« FRATERNELLEMENT ATTACHÉE A L'AMITIÉ MUSULMANE DES NOBLES PEUPLES MAROCAIN ET TUNISIEN... »

Au mois de mai 1947 le gouvernement français désignait le général Juin, alors chef d'état-major général de la Défense nationale, comme résident général de France au Maroc. Il remplaçait dans cette haute charge M. Eirik Labonne.

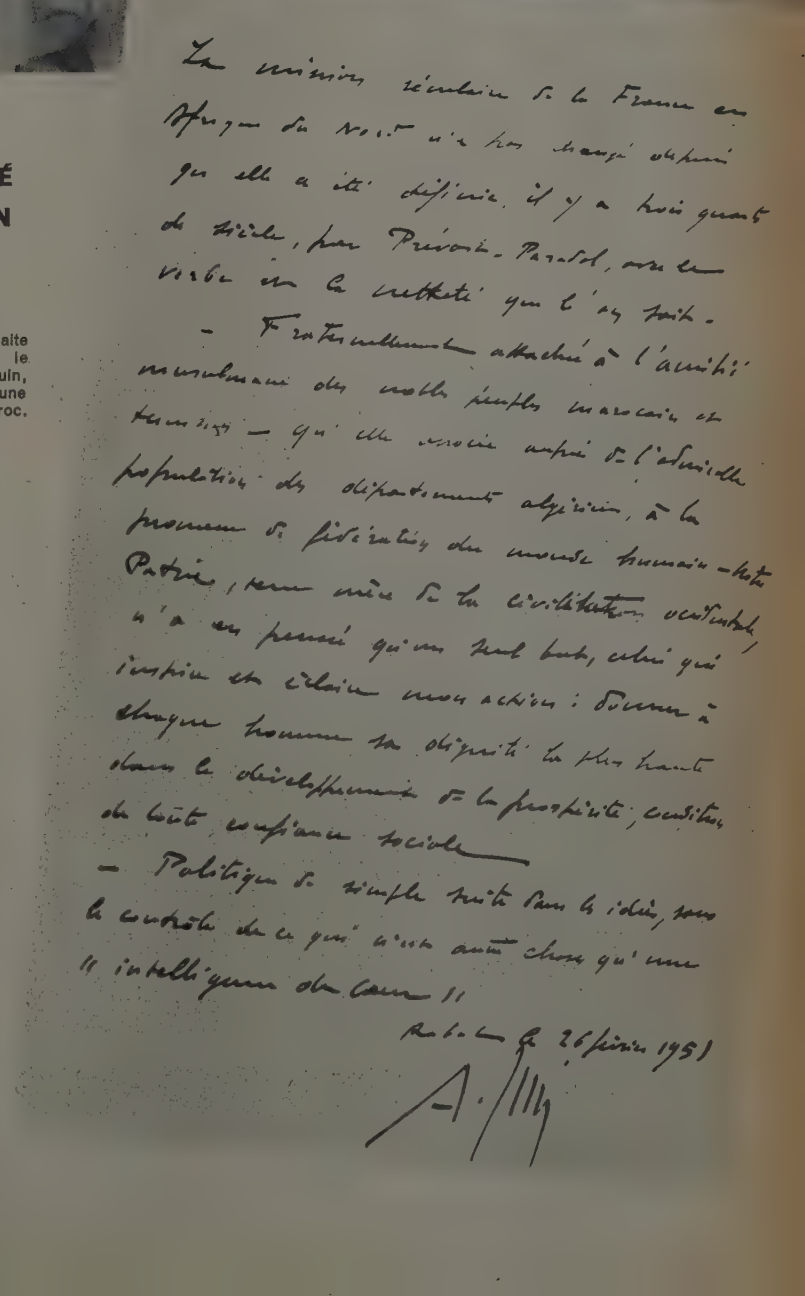
« Je n'ai pas été candidat à ce poste, déclara le général Juin interrogé sur sa nomination. Mais, ajouta-t-il, on a excipé de ma qualité d'Africain. Dès lors je ne pouvais me dérober à cette mission. Je partirai animé par la volonté de poursuivre la grande œuvre d'amitié, de confiance et de rapprochement que commandent les événements. »

Le général Juin sentait bien que l'Afrique du Nord, qui avait été si tiraillée de 1940 à 1945, avait besoin de reprendre confiance. Et s'il avait décliné les missions importantes que le gouvernement avait manifesté l'intention de lui confier, en 1946 notamment, c'est qu'il estimait qu'une tâche plus urgente encore s'imposait à lui : la remise en ordre de nos forces armées.

Accueilli comme le disciple et le continuateur de Lyautey, le général Juin s'attacha à donner au Maroc le calme nécessaire à l'épanouissement de ses richesses économiques. Il fit preuve, en face des menées antifrançaises du parti de l'Istiqlal, de beaucoup de fermeté. Cette politique énergique, appuyée sur une connaissance approfondie des hommes et des choses du pays, rencontra l'appui précieux de la grande majorité des Marocains qui savent tout ce que le Maroc doit à la France, en premier lieu du pacha de Marrakech, S. E. El Glaoui, qui nous a donné maintes preuves de sa grande amitié.

Les multiples et éminentes tâches auxquelles allait faire face le général Juin ne lui permirent pas de continuer longtemps à mener à bien les destinées du Maroc, qu'il quitta le 21 septembre 1951.

Fac-similé de la déclaration faite à « France-Illustration » le 26 février 1951 par le général Juin, résident général, alors qu'une forte tension régnait au Maroc.



LE GÉNÉRAL JUIN S'ENTRETIENT AFFECTUEUSEMENT AVEC LE PACHA DE MARRAKECH, S. E. EL HADJ BEN MOHAMED EL MEZOUARI GLAOUI, GRAND AMI DE LA FRANCE

Au cours d'une visite à Meknès le général Juin s'entretient avec le lieutenant-colonel Ezano, un des as de l'aviation de chasse.

Le résident général s'adresse aux anciens combattants marocains, dont beaucoup servirent autrefois sous son commandement.

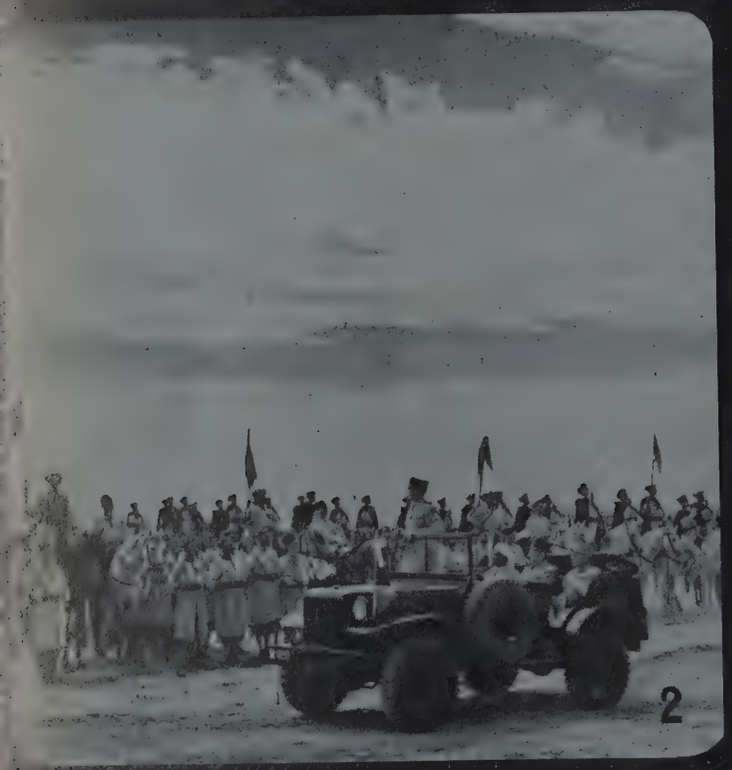
L arrivée à Rabat du résident général de France. Il est accompagné du général Carpen

UNE NOBLE TACHE : FAIRE PROGRESSER LE MAROC AVEC SAGESSE ET AMOUR

Au palais impérial de Casablanca le général Juin est reçu par S. M. le sultan du Maroc. Entre le représentant de la France et le souverain, S. A. I. Moulay Hassan.

Le général Juin dans son cabinet de travail à la Résidence.

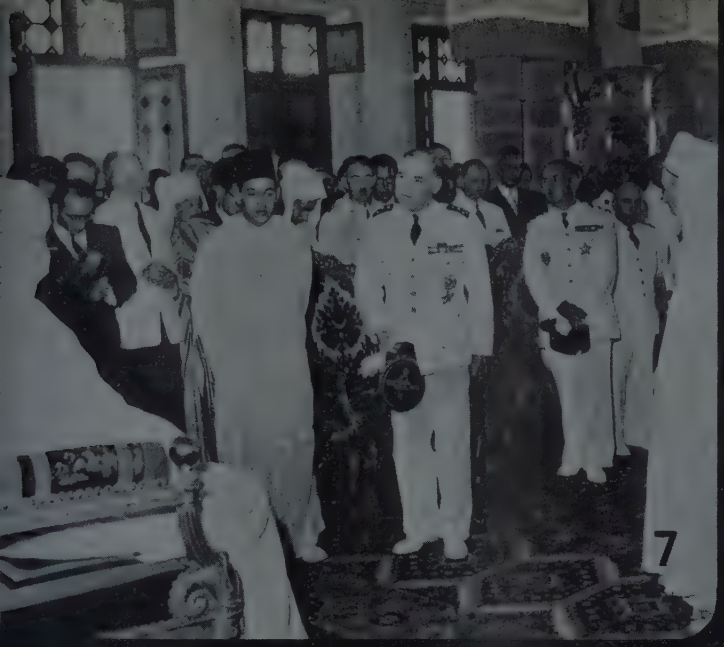
1


2

4

5

6



1947-1951

A TRAVERS LES ACTUALITÉS MAROCAINES, PLEIN ESSOR DANS TOUS LES DOMAINES, SOUS LA BIENFAISANTE ÉGIDE DE LA FRANCE

1. **LA JEUNESSE ET L'ENFANCE, sensibles au dynamisme souriant du général Juin, lui réservaient toujours un accueil enthousiaste lorsque, parcourant les villes marocaines, il visitait les écoles, dont la construction et la modernisation lui tenaient particulièrement à cœur. Ici, ce sont les écoliers de Safi qui agitent de petits drapeaux tricolores sur le passage du représentant de la France.**

2. **A L'ARMEE D'AFRIQUE le résident général continuait de réserver toute sa sollicitude. En 1949, à Khenifra, après les grandes manœuvres d'automne, il passe une revue à laquelle les uniformes pittoresques et la mine fière des tabors et des goumiers confèrent une farouche beauté.**

3. **RESPECTUEUX DES TRADITIONS MUSULMANES, à l'exemple de son maître Lyautey, Juin faisait volontiers place au folklore dans les cérémonies officielles, et si les danseuses berbères s'égaraient parfois sur le passage du cortège, comme il advint un jour à Kasba-Tadla, l'incident était réglé avec la plus sympathique bonne humeur.**

4. **LE COMMERCE DU PAYS fut l'une de ses préoccupations constantes. Aucune manifestation d'activité économique de quelque importance qui ne reçût sa visite. L'an dernier, à pareille époque, il inaugurait la foire de Marrakech. S'avançant entre les stands, il s'entretenait avec chacun, goûtait les produits qui lui étaient respectueusement offerts.**

5. **DANS SON ŒUVRE DE PROGRES il était assisté d'une pléiade de collaborateurs dont il savait apprécier la valeur et utiliser les compétences, tel le délégué général de la Résidence, M. de Blesson, duquel il prend ici congé au moment de son départ, en septembre dernier.**

6. **L'AGRICULTURE ET L'INDUSTRIE ne laissaient pas non plus indifférent l'illustre soldat. Sous son énergique impulsion les mines furent exploitées avec une ardeur accrue ; des usines s'élevèrent ; des barrages s'édifièrent ; l'irrigation fertilisa des terres jusqu'alors déshéritées ; l'an dernier, grâce à cette station de pompage inaugurée dans l'oued Beth, des rizières naquirent à Allal Tasi, dans la plaine du Rharb.**

7. **S. M. LE SULTAN, en dépit des quelques nuages qui avaient traversé ses rapports avec la Résidence générale, professait pour le général une haute estime, et la cérémonie au cours de laquelle le commandant du secteur Centre-Europe prit congé du souverain fut empreinte d'une grande noblesse.**

8. **AVANT SON DEPART le général a reçu un dernier hommage des anciens combattants, qui vinrent saluer un des leurs en la personne de l'héroïque soldat des deux guerres.**

9. **SA SUCCESSION est en bonnes mains. Le maréchal a quitté l'Afrique sans inquiétude. Le général Guillaume, qui l'a remplacé à la Résidence et qui fut longtemps son collaborateur et son lieutenant, est aussi un Africain. Il a dirigé les affaires civiles, il a conduit les goumiers à la bataille. Il réunit également les qualités de l'administrateur et celles du soldat.**

EN MISSION EN INDOCHINE

Décembre 1950. Situation difficile en Indochine. Le général se rend sur place. Le voici s'adressant à des légionnaires rentrant de Langson. A son retour il fait décider l'envoi du général de Lattre.

COMMANDANT DU CENTRE-EUROPE

Les nations du pacte atlantique confient au général Eisenhower l'organisation de la Défense occidentale. Il appelle Juin au commandement des forces terrestres du théâtre Centre-Europe.

Par ses fonctions d'inspecteur des Forces armées françaises le général Juin est en contact avec les plus hautes personnalités militaires. Ainsi il a de fréquentes occasions de rencontrer le maréchal Montgomery, auquel on le voit, ci-dessus, exposer ses vues. Ci-dessous, à Notre-Dame, pendant les funérailles nationales du maréchal de Lattre.

LORS DE SON DERNIER SÉJOUR A LONDRES

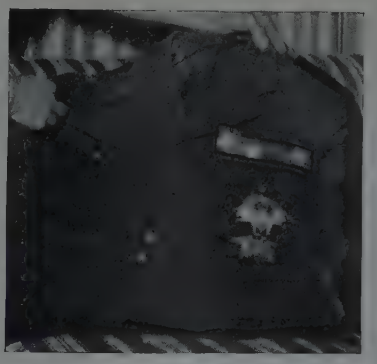
Au début de mai le général vint passer trois jours en Grande-Bretagne, où il apprit son élévation au maréchalat. Le voici à Londres s'apprêtant à saluer le commandant des Scots Guards.

Photographie « FRANCE-ILLUSTRATION »

RETOUR SUR LE PASSÉ : LE MARÉCHAL ET MADAME JUIN FEUILLETANT L'ALBUM DE FAMILLE ➡

Dans les jardins de la Résidence, le général Juin, avec sa femme, son deuxième fils et deux collaborateurs, goûte quelques instants de détente. A la Résidence également, le jeune Michel s'exerce au piano

LES DÉCORATIONS DU MARÉCHAL



DURANT sa brillante carrière, le maréchal Juin a reçu du gouvernement français et des pays étrangers les distinctions honorifiques les plus enviées. Il est actuellement titulaire de trente-six décorations. S'il n'en porte que sept en petite tenue, ce nombre s'augmente selon les circonstances. Il peut atteindre vingt-quatre, la moyenne étant d'une quinzaine.

Fait chevalier de la Légion d'honneur presque au début de la guerre de 1914, au mois de décembre, pour sa conduite sur le champ de bataille, le général Juin a reçu successivement tous les grades de notre ordre national.

En juin 1944 le général de Gaulle se rendit en Italie pour lui remettre de sa main la plaque de grand officier. Un an après le général accédait au sommet de la hiérarchie de la Légion d'honneur, dont il devenait grand-croix.

Il manquait à sa « brochette » de décorations celle que les officiers généraux considèrent comme la distinction suprême et qui ne leur est accordée que de manière exceptionnelle : la Médaille militaire, qui récompense à la fois, les unissant comme un émouvant symbole de fraternité d'armes, les soldats, les sous-officiers et les très grands chefs. En décembre 1945 le chef du gouvernement provisoire la conféra au général Juin.

En ce même mois de juin 1944 où il était fait grand officier de la Légion d'honneur, le gouvernement britannique l'avait nommé chevalier de l'ordre du Bain. S. M. le roi d'Angleterre saisit l'occasion d'un voyage fait outre-Manche, en février 1946, par le général pour lui remettre personnellement les insignes de grand-croix de cet ordre. Après le maréchal Foch il était, à cette époque, le seul officier français élevé à cette haute dignité.

Voici, d'ailleurs, la liste des principales décorations du maréchal :

1. LÉGION D'HONNEUR (DONT IL EST GRAND-CROIX)
2. MÉDAILLE MILITAIRE
3. CROIX DE GUERRE 1914-1918
4. CROIX DE GUERRE 1939-1945
5. CROIX DE GUERRE DES T. O. E.
6. MÉDAILLE COLONIALE (BARRETTE : TUNISIE, MAROC RIF, MAROC)
7. MÉRITE MILITAIRE CHÉRIFIEN
8. GRAND-CROIX DU OUISSAM ALAOUITE
9. GRAND-CROIX DE TUNISIE
10. GRAND-CROIX DU NICHAN IFTIKHAR
11. D. S. O. BRITANNIQUE
12. CROIX DE GUERRE AMÉRICAINE
13. ORDRE BRITANNIQUE DU BAIN (DONT IL EST GRAND-CROIX)

JUIN

MARÉCHAL DE FRANCE

★

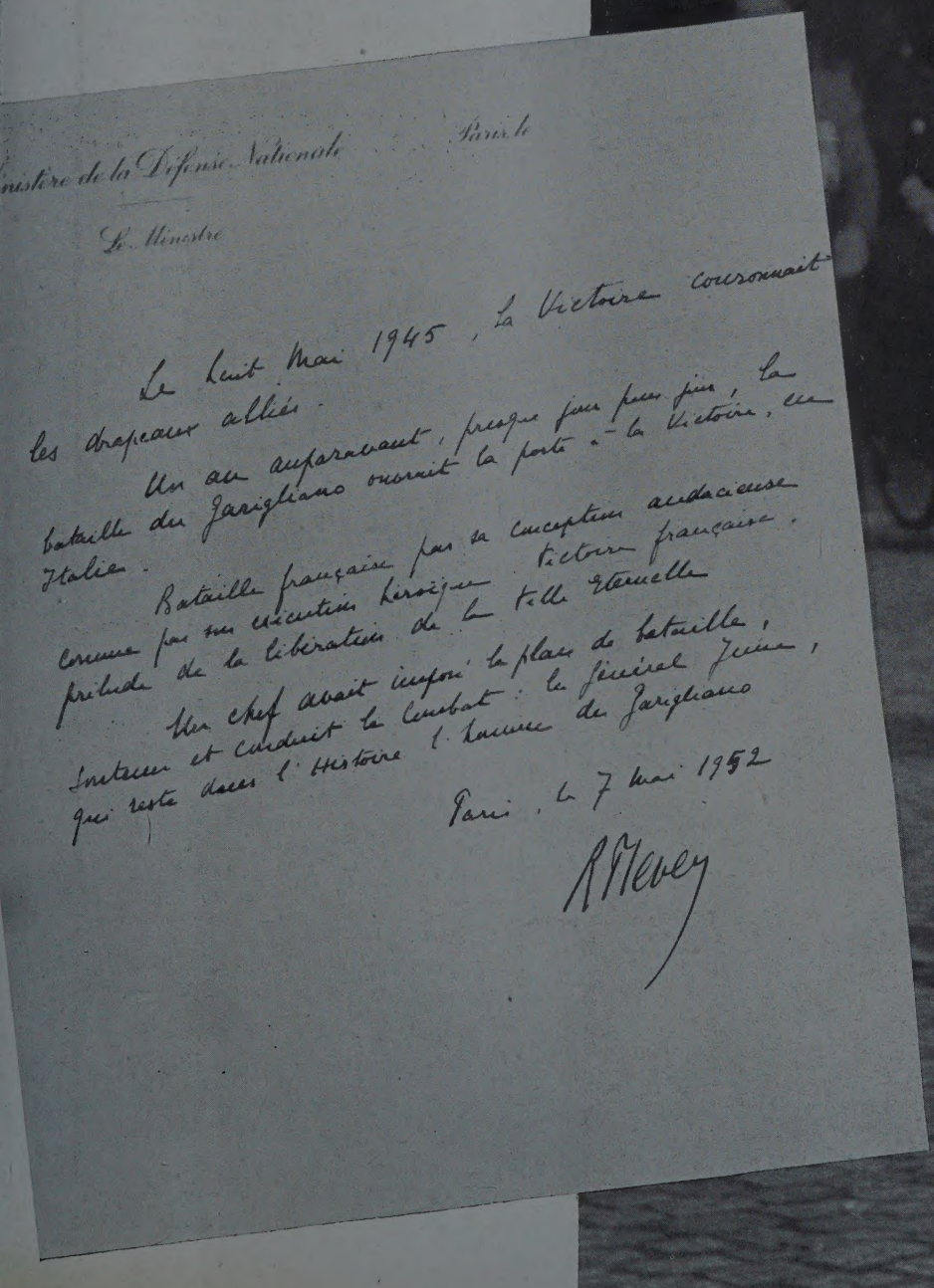
LE GÉNÉRAL EISENHOWER DÉCLARE...

J'ai été particulièrement heureux d'apprendre la dignité à laquelle vient d'être élevé le général Juin. J'estime le grand honneur qui échoit au nouveau maréchal de France, mérité entre tous. Le maréchal Juin le doit à sa valeur personnelle et à ses éminentes qualités militaires. Une fois encore j'en suis très heureux.

★

... ET LE GÉNÉRAL GRUENTHER :

Rien depuis plusieurs années ne m'a causé un plus grand plaisir que la nouvelle du maréchalat du général Juin. Je ne saurais assez exprimer ma reconnaissance personnelle au gouvernement français pour avoir conféré au maréchal une dignité si bien méritée.



Ministère de la Défense Nationale — Paris le

Le Ministre

Le huit Mai 1945, la Victoire couronnait les drapeaux alliés.

Un an auparavant, presque jour pour jour, la bataille du Garigliano ouvrait la porte à la victoire, en Italie.

Bataille française par sa conception audacieuse comme par son exécution héroïque, victoire française, prélude de la libération de la Belle Etoile.

Votre chef avait imposé la place de bataille, inspiré et conduit le combat : le général Juin, qui reste dans l'Histoire l'homme du Garigliano.

Paris, le 7 mai 1952

R. Mayer

11 MAI 1952 : LE MARÉCHAL JUIN RANIME LA FLAMME

C'est sous le nom de « général Leclerc » que ce pur héros est entré dans l'Histoire, et chéri par tous les Français.
Aussi, afin de ne pas priver le patrimoine national de la richesse d'un tel symbole, le grand soldat sera honoré désormais sous le nom de « général Leclerc de Hauteclocque, maréchal de France ».

Paris, le 7 mai 1952.

R. PLEVEN.

Ministère de la Défense Nationale — *Paris, le*

Le Ministre

C'est sous le nom de "Général Leclerc" que ce pur héros est entré dans l'Histoire et chéri par tous les Français

Aussi afin de ne pas priver le patrimoine national de la richesse d'un tel symbole, le grand soldat sera honoré désormais sous le nom de "Général Leclerc de Hauteclocque, Maréchal de France"

Paris, 7 mai 1952

R. Pleven

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION, 13, rue Saint-Georges, Paris (9e). Tél. Trud. 82-54.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny).
Dépôt légal 2e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

ALBUM HORS SÉRIE

PRIX : 200 FRAN

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

PHILIPPE LECLERC

1902-1947

MARÉCHAL DE FRANCE

A TITRE POSTHUME